

11

G. Duess

1715

Duiss

nicht Soppe zum wüngen

Ado vica v. de m...

Relare

LES OEUVRES POSTUMES

DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

L. C. Joannet 1851



A PARIS,

Chez GUILLAUME DELUYNE,
Libraire Juré au Palais dans la Salle des
Merciers, à la Justice.

M. D. C. XCVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY

Universitas
BIBLIOTHECA

PG
1807
116
1070

Coll.
spéc.

Cette épître est très joliment tournée
M^{re} Ulrich était une gaillarde femme



A MONSIEUR
MONSIEUR LE MARQUIS
DE SABLE.



MONSIEUR,

Une infinité de raisons m'obligent à vous dédier les Oeuvres Postumes de Monsieur de la Fontaine. Elles vous appartiennent par la considération qu'il a toujours eüe pour vous, par l'amitié que vous avez eüe pour lui pendant sa vie, par l'estime que vous lui conservez après sa mort.

EPISTRE.

Je diray de plus, MONSIEUR,
que la facilité & l'agrément que
vous avez à conter, quand vous
voulez vous en donner le plaisir,
& qui font croire à tous ceux
qui ont l'honneur de vous enten-
dre, que vous avez partagé avec
feu Monsieur de la Fontaine, cet
esprit & ces manieres naturelles
& inimitables qui le feront tou-
jours admirer, vous donnent un
veritable droit sur tout ce qu'il a
fait. Il est juste que les Ouvrages
d'un des plus beaux Génies de
notre siecle, soient mis sous la
protection d'une Personne qui ait
l'esprit assez penetrant pour en
découvrir toutes les beautez;
assez solide pour les défendre
contre les injustes critiques que

EPISTRE.

Le merite ne manque jamais de s'attirer. A qui pourrois-je m'adresser mieux qu'à vous pour cela, MONSIEUR ? Sans parler de cette vivacité surprenante qui vous fait, quand il vous plaist, renfermer dans un mot plus d'esprit & de raison que n'en contiennent quelquefois de longs Ouvrages, vous avez un goust seur, & vous ne faites point de jugement qui ne soit aussi-tost une decision dans le public. On pourroit vous donner des louanges sur un nombre infini de belles qualitez que vous possédez, mais vôtre sage modestie ne voudroit pas les entendre. Vous refusez, comme ces illustres Romains, le Triomphe. Je ne vous exposeray donc pas plus

EPISTRE.

*long - temps aux importunitéz
d'une Epistre Dedicatoire. Celle-
cy sera des plus courtes, & par
consequent des moins ennuyeuses.
Il n'appartient qu'aux Muses de
faire dignement l'Eloge de vostre
merite. Que ie serois heureuse,
si quelque jour elles vouloient
bien me le dicter ! En attendant
cette grace , accordez-moy celle
d'agréer un débris du plus par-
fait Esprit qui se soit fait admi-
rer, & souffrez-moy l'honneur de
me dire ,*

MONSIEUR,

Vostre tres humble & tres-
obeissante servante.

ULRICH.



P R E F A C E.



U E L Q U E satisfaction que le public doive recevoir du present que je lui fais aujourd'huy , je n'en demande aucune reconnoissance. Il est heureux de lui plaire , encore plus glorieux de meriter son estime ; mais ce n'a pas esté mon but dans un petit travail , où

P R E F A C E.

je n'ay contribué que de mes soins. Je n'ay songé uniquement qu'à sacrifier aux Manes de l'Illustre Monsieur de la Fontaine, l'étroite amitié dont il m'a honorée pendant les dernières années de sa vie, & toutes les marques de distinction que j'en ay reçûës meritoient bien que je ne laissasse pas dans l'oubli les restes précieux qu'il avoit bien voulu me confier. C'eust esté inutilement que je m'en ferois reposée sur autrui. Ceux qui se trouvoient indispensablement obligez d'en faire l'é-

P R E F A C E.

loge après sa mort , y ont employé des reserves , qu'on auroit pû soupçonner de jalousie , & d'un dessein d'en diminuer la gloire , plutôt que de celui de l'élever au rang , que meritoit un caractere aussi rare & aussi original que le sien. L'Auteur de la Guerre des Poëtes anciens & des modernes , qui nous a parlé depuis quelque temps avec assez de goust, ou peut-estre d'érudition, du fort & du foible, de ce que nous avons d'eux , n'a pas daigné lui donner la moindre place ; soit qu'il se trou-

P R E F A C E.

vast embarrassé d'une décision aussi delicate , soit par quelque autre consideration , qui n'est pas venuë jusques à moy. Quoy qu'il en puisse estre , je ne me plains de personne pour mon Amy , persuadée comme je dois l'estre , qu'il n'appartient qu'à ses seuls Ouvrages d'en consacrer dignement la memoire.



P O R T R A I T

DE M O N S I E U R

DE LA F O N T A I N E

P A R M. * * *.

VOUS me demandez le
Portrait de Monsieur de
la Fontaine, & vous me le de-
mandez, Madame, avec autant
d'instance que si je pouvois vous
refuser quelque chose. Cepen-
dant les obligations que je vous
ay, sont d'une nature qu'elles
ne me permettent pas de vous
desobéir en quoy que ce soit.
Tout ce que je souhaiterois au-

Portrait

jourd'huy , ce seroit de vous faire une peinture de mon Ami, si fidelle & si animée, que je ne vous laissasse plus le regret de n'en avoir pas connu l'original.

Je dois d'abord ôter de vôtre esprit la mauvaise impression que pourroit y avoir laissée la lecture d'un Portrait que l'on a fait de M. de la Fontaine, & que vous avez trouvé parmi quantité d'autres , & vous dire que quoiqu'il rende justice aux Ouvrages de cet excellent Auteur, il ne la rend pas de même à sa personne.

On peut dire que celui qui l'a fait, a plustost songé à faire un beau contraste en opposant la difference qui se trouvoit, à

de M. de la Fontaine.

ce qu'il pretendoit , entre les
Ouvrages & la Personne d'un
même homme , qu'à faire un
Portrait qui ressembloit. On
voit qu'il n'a pas assez étudié
son sujet. Il semble même qu'il
s'y soit copié traits pour traits,
& qu'il ait trouvé dans lui-même
toute la grossièreté & toute
la stupidité qu'il donne si géné-
reusement à la personne de M.
de la Fontaine. Il faut pourtant
avouer que celle de cet Auteur
fameux ne prevenoit pas beau-
coup en sa faveur. Il estoit sem-
blable à ces vases simples &
sans ornemens , qui renferment
au dedans des trésors infinis. Il
se negligeoit , estoit toujours
habillé très simplement , avoit

Portrait

dans le visage un air grossier ; mais cependant dès qu'on le regardoit un peu attentivement, on trouvoit de l'esprit dans ses yeux ; & une certaine vivacité que l'âge même n'avoit pû éteindre , faisoit voir qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit.

Il est vrai aussi qu'avec des gens qu'il ne connoissoit point, ou qui ne lui convenoient pas, il estoit triste & rêveur , & que même à l'entrée d'une conversation avec des personnes qui lui plaisoient il estoit froid quelquefois : mais dès que la conversation commençoit à l'intéresser , & qu'il prenoit party dans la dispute , ce n'estoit plus cet homme rêveur, c'estoit un

de M. de la Fontaine.

homme qui parloit beaucoup & bien, qui citoit les Anciens, & qui leur donnoit de nouveaux agrémens. C'estoit un Philosophe, mais un Philosophe galant; en un mot c'estoit la Fontaine, & la Fontaine tel qu'il est dans ses Livres.

Il estoit encore tres-aimable parmi les plaisirs de la Table. Il les augmentoit ordinairement par son enjouement & par ses bons mots, & il a toujours passé avec raison pour un tres-charmant Convive.

Si celui qui a fait son Portrait l'avoit vû dans ces occasions, il se seroit absolument dédit de tout ce qu'il avance de sa fausse stupidité. Il n'auroit

point écrit que M. de la Fontaine ne pouvoit pas dire ce qu'il venoit de voir. Il auroit avoué au contraire que le commerce de cet aimable homme faisoit autant de plaisir que la lecture de ses Livres.

Aussi tous ceux qui aiment les Ouvrages (& qui est-ce qui ne les aime pas ?) aimoient aussi sa personne. Il estoit admis chez tout ce qu'il y a de meilleur en France. Tout le monde le desiroit ; & si je voulois citer toutes les illustres personnes & tous les esprits superieurs qui avoient de l'empressement pour sa conversation , il faudroit que je fisse la liste de toute la Cour.

Je ne pretens pas néanmoins

de M. de la Fontaine.

sauver ses distractions , j'avouë qu'il en a eu ; mais si c'est le foible d'un grand genie & d'un grand Poëte , à qui les doit-on plutôt pardonner qu'à celui-cy ?

Voilà , Madame , tout ce que je puis vous apprendre de la personne de mon Ami. Vous voulez encore que je vous dise mon sentiment sur ses Ouvrages. Je devrois m'en exempter puisque personne n'en connoît mieux toutes les beautez que vous ; mais encore une fois je ne sçay point l'art de vous desobéir. Voici en deux mots ce que j'en pense.

Les Fables de M. de la Fontaine sont des Chefs-d'œuvres , & je ne sçai si celles de Phedre

Portrait

qu'on cite comme des modeles achevez, ne cedent point à celles de nostre Auteur. Il y a plus dans l'un de cette simplicité que les Anciens aimoient tant ; il y a plus dans l'autre de cette naïveté qui fait plaisir. L'un est plus poli, l'autre plus enjoué ; celui-cy a plus d'esprit, & trouve le secret de le cacher sous la même simplicité. Sa Morale est plus étendue & plus diversifiée. Il est aussi naturel que Phedre, & beaucoup plus divertissant.

Pour ses Contes, je ne trouve personne qui puisse entrer en parallele avec lui ; il est absolument inimitable. Quels recits veritablement charmans ! Quelles beautés ! Quelles descrip-

de M. de la Fontaine.

tions heureuses ! Quelle Morale fine & galante ! Tout y coule de source. Leur lecture fait sentir à l'ame un plaisir qu'on ne peut décrire. Mais je ne dois pas tâcher d'en rendre toutes les beautés sensibles, il ne faut que les lire & avoir du goust.

Dans ses Elegies, ses Rondeaux, ses autres Pieces de Vers & même celles de Prose, n'est-il pas toujours original par ce caractère naïf & enjoué, qui fait aimer ses Ouvrages ? Jamais homme peut-il aller plus loin dans le Lyrique ? & n'est-il pas un de ces merveilleux genies donnez pour contribuer à la gloire du Siecle de LOUIS LE GRAND ?

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à Paris le 16. Decembre 1695. Signé par le Roy en son Conseil, LE PHEVRE; & enregistré sur le Livre de la Communauté des Libraires le 3. Janvier 1696. il est permis à GUILLAUME DELUYNE Libraire Juré de l'Université de Paris, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé *Les Oeuvres Postumes du Sieur de la Fontaine*, pendant le temps de huit années accomplies, à commencer du jour qu'ils seront achevez d'imprimer pour la premiere fois: & défenses sont faites à qui que ce soit, à peine de quinze cent livres d'amende, de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interets; comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

*Achevé d'imprimer le quinzième Mars
mille six cent quatre-vingt seize.*

Et ledit Sieur GUILLAUME DELUYNE a fait part du present Privilege au Sieur Jean Poyer suivant l'accord fait entre eux.

Les Exemplaires ont esté fournis.

T A B L E

DES OEUVRES POSTUMES

DE M. DE LA FONTAINE.

| | |
|---|-----|
| C omparaison d'Alexandre, de Cesar, & de M. le Prince. Fol. 1 | |
| Vers à M. l'Evêque d'Avranches, en lui donnant un Quintilien. | 52. |
| Lettre à Mr de Bonnespaux. | 57 |
| Vers à Mr Simon de Troyes. | 61 |
| Lettre en Vers & en Prose à M. Girin Controlleur des Finances. | 66 |
| Lettre à M. de Bonnespaux à Londres. | 69 |
| Lettre à Madame la Duchesse de Bouillon. | 85 |
| Réponse de Mr de S. Evremont à la Lettre de M. de la Fontaine, écrite à Madame la Duchesse de Bouillon. | 99 |
| Réponse de M. de la Fontaine à M. de S. Evremont. | 106 |
| Vers sur le Portrait du Roy. | 206 |
| Vers à leurs Alteesses Serenissimes Mademoiselle de Bourbon, & Monsei- | |

T A B L E

| | |
|--|-----|
| <i>gneur le Prince de Conty.</i> | 121 |
| <i>Fable. Le Roy, le Milan, & le Chasseur.</i> | 125 |
| <i>A M. l'Abbé Verger, à Bois-le-Comte.</i> | 133 |
| <i>Réponse de M. l'Abbé Verger à M. de la Fontaine.</i> | 143 |
| <i>Les quiproquo.</i> | 151 |
| <i>Vers à la maniere de Neuf-Germain sur la prise de Philisbourg.</i> | 161 |
| <i>Balade sur le nom de LOUIS le Hardy.</i> | 163 |
| <i>Envoy.</i> | 164 |
| <i>Le Songe pour Madame la Princesse de Conty.</i> | 165 |
| <i>Pour le Portrait de M. Bertin.</i> | 168 |
| <i>Autre Portrait.</i> | 168 |
| <i>A son Altesse Monseigneur le Duc de Vandosme.</i> | 169 |
| <i>Lettre en Vers & en Prose à son Altesse Serenissime Monseigneur le Prince de Conty.</i> | 177 |
| <i>Relation de l'Entrée de la Reine à Monseigneur le Surintendant.</i> | 189 |
| <i>A Madame de la Fayette en lui en-</i> | |

T A B L E.

| | |
|--|-----|
| <i>voiant un petit Billard.</i> | 199 |
| <i>Lettre à Monsieur de Turenne.</i> | 201 |
| <i>Lettre à Son Altesse Monseigneur le Prince de Conty.</i> | 204 |
| <i>Vers pour Madame * * * * sur l'air des Folies d'Espagne.</i> | 216 |
| <i>Fable. Le vieux Chat, & la jeune Souris.</i> | 218 |
| <i>Le Soleil & les Grenouilles. Imitation d'une Fable Latine.</i> | 220 |
| <i>La querelle des Chats & des Chiens, & celle des Chats & des Souris.</i> | 224 |
| <i>Sonnet servant de Réponse à un Bout-Rimé du Sieur de Furetiere,</i> | 227 |
| <i>Vers à Madame de Fontanges</i> | 228 |
| <i>Elegie pour M. L. C. D. C.</i> | 234 |
| <i>Eglogue. Climene, Annette.</i> | 236 |
| <i>Madrigal.</i> | 242 |
| <i>A son Altesse Serenissime Monseigneur le Prince de Conty.</i> | 243 |
| <i>Chansons.</i> | 248 |
| <i>Lettre à Madame * * * *.</i> | 249 |
| <i>Autre Lettre à la même.</i> | 253 |
| <i>Vers à M. le Chevalier de Sillery.</i> | 257 |
| <i>Traduction paraphrasée de la Prose</i> | |

| | |
|--|-----|
| Dies iræ. | 262 |
| <i>La Ligue des Rats.</i> | 266 |
| <i>Le Tresauriseur, & le Singe.</i> | 268 |
| <i>Les deux Chevres.</i> | 270 |
| <i>Le Fuge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire.</i> | 272 |
| <i>Epitaphe de M. de la Fontaine.</i> | 276 |

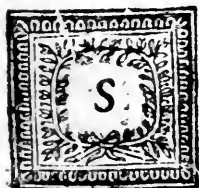
FIN.



OEUVRES POSTUMES
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE.

*Comparaison d'ALEXANDRE,
de CESAR, & de Monsieur
LE PRINCE.*

A MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE CONTY.



ANS une indisposi-
tion qui me retient,
j'aurois esté à Chan-
ailly pour m'acquitter
de mes tres-humbles devoirs

A

envers V^ôtre Altesse Serenissime. Ce que je puis faire à Paris, est de chercher dans les Ouvrages des Anciens & parmi les nôtres, quelque chose qui vous puisse plaire, & qui merite d'entrer dans les contestations de Monsieur le Prince. Elles sont fort vives, & font honneur aux sujets qu'elles veulent bien agiter. Il n'ignore rien non plus que vous. Il aime extrêmement la dispute, & n'a jamais tant d'esprit que quand il a tort. Autrefois la fortune ne l'auroit pas bien servi, si elle ne lui avoit opposé des ennemis en nombre supérieur, & des difficultés presque insurmontables. Aujourd'hui il n'est point plus content que

lors qu'on le peut combattre avec une foule d'autorités , de raisonnemens , & d'exemples ; c'est là qu'il triomphe. Il prend la victoire & la raison à la gorge pour les mettre de son costé. Voilà l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais mérité d'estre mis au nombre des Dieux. Vous voulez bien , Monseigneur , que je me serve pour un peu de temps de ces termes. Ils sont d'une langue qui convient merveilleusement bien à tout ce qui regarde Monsieur le Prince. On prepare son apotheose au Parnasse ; mais comme il n'est nullement à propos de se hâter de mourir pour se voir bientôt placé dans le rang

des immortels , Monsieur le Prince laissera passer encore un nombre d'années avant le temps de sa Deification ; car de son vivant il auroit de la peine à y consentir. C'est proprement de lui qu'on peut dire.

Cui si male palpère , recalcitrat
undique tutus.

Si faut-il que je le mette en parallele avec quelque Cesar ou quelque Alexandre. Je ne seray pas le premier qui aura tenté un pareil dessein ; c'est à moy de lui donner une forme toute nouvelle. Il ne sera pas dit que M. le P. me liera la langue comme il a lié les bras à des millions d'hommes. Je pourrois aussi le

comparer à Achille. Une ferme resolution de ne point ceder, l'amour des combats, la valeur y sont tout entiers des deux côtés. Ils se ressembloient assez quand M. le P. étoit jeune ; à present l'épithete de Pied-leger feroit clocher quelque peu la comparaison. Puis j'ay réservé le caractère d'Achille pour V. A. S. & je crois qu'en temps & lieu l'opiniâtreté, & la vehemence ne vous manqueront non plus qu'à ce Grec ; non plus qu'à votre Oncle, si vous voulez. Je me restrains donc à Cesar, & à Alexandre : mais pour les mieux comparer à M. le P. il faut que je les compare auparavant l'un à l'autre.

Il y a des gens qui ont trouvé quelque chose de surnaturel & de divin dans Alexandre. Je suis bien de leur avis ; car sans recourir aux Fables que l'on a crû estre obligé de chercher touchant le secret de sa naissance, afin de justifier une telle opinion , je vois un enfant qui n'a rien que d'homme , ou pour mieux dire , de jeune Dieu. Il ne veut pas envoyer aux Jeux Olympiques , & dédaigne de remporter un honneur que celebreroient tous les Poëtes , & que recherchoient des Rois mêmes.

Il ne faisoit guere plus d'état de la puissance de son Pere , ni de la sagesse de ses conseils , quoique ce Pere fût habile hom-

me , & qu'il entendît à merveille ses interets. Cependant son fils se moquoit de lui. Ne vous semble-t'il pas , Monseigneur , que vous voyez Jupiter qui fait croire à Saturne que c'est un vieux Radoteur , & qui le chasse du Ciel ? Alexandre ensuite se propose de détruire le Roy de Perse avec trente mille hommes de pied seulement , & cinq mille hommes de cheval , quarante mille écus pour tout fond. Il ne faisoit pourtant point ces choses en étourdi , & étoit très-bien instruit des difficultez de cette entreprise , des fatigues , & des perils qu'il lui faudroit essuyer , & de mille obstacles presque invincibles ; le tout

pour la gloire , & principalement pour estre loüé des Atheniens. Il le dit lui-même au passage d'une riviere. *O Atheniens , pourriez-vous bien croire combien de travaux j'endure pour estre loüé de vous ?* Et puis , que M. le P. aille condamner l'amour des loüanges. Je sçay ce qu'il me dira : on ne les aprête plus aussi bien qu'on faisoit alors. En effet les batailles qu'il a gagnées & tous ses autres exploits nous ont fourni une matiere assez ample. L'avons-nous loüé comme les Atheniens auroient fait ? Que Cesar aussi n'ait esté plus ambitieux en sa plus grande jeunesse , on le peut juger par ses premieres demarches. Elles ten-

doient toutes à broüiller l'Etat, à se rendre Chef de parti, à se faire des amis de toutes sortes de gens, jusqu'à les servir dans leurs passions & dans leurs débauches. Il eust mieux aimé estre le premier dans un petit village, que d'estre le second à Rome. Je ne dis cela qu'après lui; & ce fut sans exagerer, & de l'abondance du cœur qu'il le dit. S'il eut tort, ou s'il eut raison, j'en fais juge M. le P. Pour proceder avec ordre dans mon Ouvrage, je considereray premierement l'adolescence de ces Heros, puis le temps de leurs expeditions militaires, & enfin les dernieres années de leur vie.

J'ay déjà parlé de l'adolescence de Cesar, & de celle d'Alexandre, & j'ay particulièrement attribué à ce dernier le surnaturel & le divin, c'est à dire le merveilleux. Mais comment appellera-t'on ce trait-cy, qui est de Cesar ? En sa plus grande jeunesse il fut pris par des Corsaires. Tant qu'il demeura leur prisonnier, il leur parla comme s'il eût été leur maître. Il les menaça de les faire pendre; au moindre bruit qu'ils faisoient, il leur envoyoit dire qu'ils se teussent, & ne l'empêchassent point de dormir. Ils lui demanderent douze mille écus de rançon, il leur en donna trente mille, & estant sorti

de leurs mains , il défit leur flotte , se faifit d'eux , & les fit pendre en effet. Il y a plus de merveilleux en cela qu'en aucune chose qu'Alexandre ait faite jusqu'à l'âge de vingt ans. Je ne fçaurois toutefois m'empêcher de reconnoître en la jeunesse de ce Prince & dans son enfance même , ce furnaturel & ce divin qui l'eût fait tirer du nombre des hommes , fans en excepter Cefar ni M. le P. en quoy fi on y veut prendre garde , je donne plus de loüange à ceux-cy ; car quelle merveille y a-t'il que la fortune & l'opinion des hommes ayant refolu d'en mettre un au-deffus de tous les autres , il profite de ces faveurs , & y

contribuë du sien ? Mais de parvenir sans ces avantages aux dégrez de gloire , où Cefar & M. le P. font parvenus , c'est ce que j'admire & plus encore en M. le P. que dans le Romain. Il y a plus loin de l'état où M. le P. s'est veu dans sa premiere jeunesse , il y a , dis-je , plus loin de cet état à la Bataille de Rocroy , & de la Bataille de Rocroy à celle de Lens , que de la reputation où étoit Cefar , quand il commença d'avoir une puissante cabale , & d'estre suspect aux Romains , à la charge de Dictateur.

Pour comparer ces trois Personnages selon l'ordre que je me suis imposé , ils ont fait voir

au sortir de leur enfance beaucoup de vivacité, de hardiesse, & d'esprit; mais M. le P. n'ayant eu aucune occasion d'éclater avant la Bataille de Rocroy, quiconque écrira sa vie (plût à Dieu qu'il m'en crût capable) quiconque, dis-je, écrira sa vie, ne la commencera que par cet endroit; & ainsi les Competiteurs que je lui donne l'emporteront à l'égard du premier temps. Ce que je trouve de singulier, c'est que tous trois ont eu du sçavoir, & que la lecture les a occupez plus qu'elle n'a coûtume de faire de gens de leur sorte. Outre le sçavoir, César eut de l'éloquence. Alexandre, & M. le P. se sont peu

souciez de porter cet avantage aussi haut que Jules Cesar a fait. Alexandre l'a méprisé, lui qui avoit Aristote pour Precepteur, & qui estoit fils d'un Pere fort eloquent. Il vouloit tout emporter de force, & eust crû se faire tort s'il se fust servi d'insinuations; mais je crains fort que M. le P. ne tienne un peu de lui de ce côté-là. Cependant il est toujours beau de pouvoir regner sur les esprits: cette sorte de domination n'est au dessous d'aucun Prince, quelque grand qu'il soit. Je ne veux pas dire qu'Alexandre ni M. le P. ayent entierement negligé le soin des paroles. Je dis sans plus qu'ils ne les ont pas considérées com-

me un ornement en la personne d'aucun Heros. En un mot je dis que selon toutes les dispositions du monde , il n'a tenu qu'à Alexandre d'estre éloquent, & il n'a pas voulu l'estre. Il se peut faire que la jalousie d'Aristote contre les habiles gens de son tems, ou plûtoſt les harangues des Orateurs contre Philippe, & contre Alexandre même, ayent rendu cet Art odieux à ce jeune Prince. Jules Cesar n'a nullement negligé cette partie. C'est par-là qu'il s'est rendu recommandable avant que d'avoir acquis aucune reputation par les armes, & ceux qui s'appliqueront à la lecture de ses Commentaires , s'étonneront

qu'il ait cultivé sa langue avec tant de soin. On dit qu'il en a composé des Livres: c'est peut-être pousser trop loin une semblable occupation. Je diray par parenthèse, que Jules César a écrit ses Commentaires, comme si c'étoit un autre que lui qui les eust écrits, & qu'il n'eût pas raconté ses propres guerres; plus louable encore que Thucydide, qui ne laisse découvrir à personne s'il est d'Athenes ou s'il est de Lacedemone; car il est plus mal-aisé de cacher l'amour que l'on a pour soy, que celui que l'on a pour sa Patrie. Les Memoires de * * * & ceux de M. de Bassompierre, sont bien éloignés du caractère de ceux de Jules César

Cesar. Enfin ce Romain a excellé en trois choses principales , la Politique, l'Art militaire, & l'Art de bien dire. Il a même plaidé des causes. Cela ne lui étoit pas plus séant qu'à nostre Hercule Gaulois , de se servir du discours aussi bien que d'une massüe. On le peint avec des chaînes qui lui sortent de la bouche, comme s'il eût entraîné les hommes par ses paroles. C'est un équipage qui m'a étonné plus d'une fois , & si V. A. y veut faire reflexion , je crois qu'Elle s'en étonnera aussi. Je ne me ferois jamais avisé de proposer à l'éloquence un Dieu comme Hercule , & encore moins un Gaulois. Ce sont des disconve-

nances qui me donnent envie de chercher ce qui en est répandu dans les Livres.

Pour revenir à mon parallele, le merveilleux d'Alexandre dans sa jeunesse, n'exclut pas celui de César, & encore moins celui de M. le P. lequel je fais consister en ce que d'abord le talent qu'il a pour la guerre, s'est fait connoître. Les habiles gens de ce métier, à voir comme il s'y prenoit, ont jugé par là de ce qu'il a fait depuis; je l'ay ouï dire à quelqu'un d'eux, & plus d'une fois. Je laisseray pourtant Alexandre en possession du privilege que tout le monde lui attribue, car d'entreprendre à vingt ans la Conquête de l'Asie, avec

aussi peu de Troupes qu'il en avoit , & ne vouloir démordre d'aucune chose , cela ressemble assez à Achille ; aussi se proposoit-il de l'imiter. Cesar hesita beaucoup davantage dans l'entreprise de se rendre Maître de Rome , quoi qu'il disposast de quantité d'excellentes Troupes , qu'elles lui fussent affectionnées à un point qu'il en pouvoit tout attendre , & qu'il eût déjà gagné un nombre infini de batailles. Il fit des propositions d'accommodement , ayant un parti formé , & sçachant qu'au bruit de sa marche chacun s'enfuyoit de Rome. Alexandre dénué de ces avantages , n'eût pas marchandé pour passer le Rubicon , & c'est

en partie cette hardiesse qui lui a fait attribuer le surnaturel & le merveilleux. Cette qualité n'éclate pas moins dans les premières actions de M. le P. Veritablement il s'est rencontré des occasions où il n'a pas tant donné à la fortune , que le Prince de Macedoine. Celui - cy a entrepris beaucoup de choses qui sembloient audeffus de son pouvoir , & en est venu à bout , & M. le P. est loüable de n'avoir pas toujours entrepris tout ce qu'il pouvoit. Je ne parle point des occasions particulieres que la guerre lui a fournies ; comme il n'en estoit pas toujours le maître, on n'a rien à lui imputer sur ce sujet. A l'égard de ses

deux rivaux, il seroit à souhaiter que leurs projets eussent esté aussi legitimes qu'ils out été bien conduits. Alexandre avoit un pretexte assez honneste quand il passa dans la Perse. Il vouloit vanger les Grecs & contenir les Barbares. Mais qui l'obligea de passer aux Indes, qu'une ambition insatiable ? Pourquoi troubler le repos d'une Nation qui ne lui en avoit donné aucun sujet, & qui faisoit un meilleur usage que lui des bien-faits de la nature ? Encore n'a-t'il pas détruit sa Patrie, ce que l'on reproche à Cesar. Je m'amuse icy à balancer le droit & le tort que ces Conquerans ont eu, comme si c'étoit de ces choses

là qu'il s'agit entre des gens de leur caractère. On ne regarde pas s'ils sont justes, on regarde s'ils sont habiles; c'est assez même qu'ils soient heureux; on les loue alors. Quand le succès manque à quelqu'une de leurs entreprises, tout le reste a beau s'y trouver; le peuple le blâme sans l'examiner, & les sages l'examinent à la rigueur. Ces réflexions m'ont écarté du merveilleux que je donne à Alexandre, & dont je ne prive pas les deux autres, en sorte pourtant que je panche un peu plus vers la Macedoine que vers le Romain; sauf le jugement que V. A. en fera, car le merveilleux vous est familier; & mille fois plus

connu qu'à nous autres Poëtes, encore que nous nous piquions de l'employer dans nos Poèmes. Si on me demande auquel des trois je prétens donner jusques-là la preference, je dirai que dès l'abord mon intention n'a esté que de prononcer entre ceux qui ne sont plus. On en peut parler comme on veut. Ce sont les gens du monde les plus commodes. Pour les vivans, il faut prendre garde avec eux à ce que l'on dit. Que si par hazard (comme toutes choses peuvent arriver) j'allois mettre M. le P. au dessus des autres, je lui attirerois trop d'envie, & offensois la delicateffe qu'il a sur le fait des Panegiriques. De le faire

marcher le dernier , il en auroit du dépit. Je ne lui dirai jamais en face , Vous estes plus grand qu'Alexandre ; & lui dirai encore moins , Alexandre doit estre mis au dessus de vous. Le plus seur est de laisser la chose indecise à son égard. Mon avis est donc que la jeunesse d'Alexandre a quelque chose de plus heroique que celle de Jules Cesar. Veritablement si dans les premieres années de celui-ci tout ressembloit à cette hauteur avec laquelle il traita les Corsaires qui l'avoient pris , je lui donnerois le premier rang. Cela n'étant pas , je me laisse emporter au surnaturel que l'on attribue à l'autre.

Il se peut faire que dans la suite je balanceray davantage. Alexandre agit d'abord pour de plus grands interets. Toute la terre y prend part. Il n'est pas jusques à l'Ecriture Sainte qui n'en fasse mention , & qui ne represente le monde entier attentif & dans le silence devant ce Prince, *In cujus conspectu terra siluit.* Encore aujourd'hui l'Orient est rempli du bruit de son nom , & de ses conquestes: elles vont fonder des Empires audelà du Gange , tout cela avec une rapidité inconcevable , & comme si les Dieux lui eussent envoyé la science de conquerir. Demostene l'avoit apellé *Enfant*. Il lui fit dire qu'il estoit passé à

l'adolescence en passant par la Theffalie , & qu'on le trouveroit homme fait devant les murailles d'Athenes. M. le P. ne lui en doit guere pour ce point-là. Il n'y a point non plus de difference entre les premieres & les dernieres années de guerre dans la vie de Jules Cesar. Ceux des Juges qui lui seront favorables dans le different dont il s'agit, diront qu'il estoit aisé à Alexandre de vaincre les Perses, gens effeminez, & ignorans aux combats. S'ils avoient esté aussi bons soldats que les Macedoniens, comme ils estoient vingt contre un, je pense bien que la chose se seroit tournée autrement, mais outre qu'il y avoit

de la hardiesse à l'entreprendre, il y a aussi du bon sens & de la conduite à l'exécuter. Elle ne s'est pas faite d'elle-même. Il a fallu donner trois grandes Batailles dans la Perse, sans parler de celles des Indes, plus glorieuses encore que les autres, & de quantité de combats particuliers à travers un nombre infini de difficultés, de fatigues & de perils. Du côté de César, les Batailles ont été en plus grand nombre & plus contestées, les dangers aussi fréquens, la valeur égale, & l'habileté dans la guerre bien mieux marquée. Tout cela se trouve dans M. le P. avec avantage. Ajoutez-y qu'il a quelquefois commandé

de mauvaises Troupes, & que la fortune ne lui a pas toujours esté favorable. La Bataille de Lens, la Retraite de devant Arras, & cent autres choses de cette sorte, passeront chez tous les siècles pour les chefs-d'œuvres de ce métier. Je ne parle point des campemens & des marches, bien qu'en cet article seul je trouve de quoy donner à Monsieur le Prince, je n'oserois dire la preference, encore que j'en sois tenté, mais la concurrence du moins, & en cela je crois estre un loueur modeste. Une chose fait pour Alexandre, c'est qu'il a formé je ne sçay combien de Capitaines qui ont tous esté de veritables Césars.

On me dira que par leurs conseils , & avec leur assistance , il a executé les merveilles que nous lisons ; mais si on y veut bien prendre garde , on confessera que toute l'action rouloit sur lui. Il y a eu des occasions où on l'a pû accuser de temerité , & en ce cas là j'auray recours au surnaturel. Ce seul mot justifiera ce qu'il fit en se precipitant d'un Rempart dans une Ville , sans prendre garde s'il estoit suivi. Les témoignages de valeur qu'il y rendit vont au delà de toute l'imagination , & meritent bien qu'on lui pardonne cette imprudence. La même excuse justifiera je ne sçay combien de blessures qu'il se feroit

épargnées , s'il avoit voulu. Elle justifiera encore l'envie qu'il a eue de passer une riviere sur son Ecu faute de sçavoir nager. Les Heros se laissent emporter à la chaleur du combat. Cela n'est il pas arrivé quelquefois à M. le Prince. Quand la temerité est heureuse, elle met les hommes au nombre des Dieux. On me répondra que celui de qui dépend le salut de toute une Armée, ne doit jamais devoir le sien propre à un bienfait du hazard. Toutes ces choses-là ont deux faces , aussi bien que la plus part de celles que nous loüons ou que nous blâmons tous les jours. On peut disputer de part & d'autre tant qu'on voudra.

Pour en revenir au jugement que j'ay resolu de faire, ce que Cesar executa dans les Gaules n'estoit peut-être pas d'un si grand éclat que la défaite de Darius, & peut-être aussi estoit-il plus difficile; & par consequent plus glorieux; mais dans la Bataille de Pharsale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au suprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique qui l'ont suivie, ne sont guere moins fameuses, & ne meritent pas moins de louanges. Que si on considere le fruit de ces entreprises, se rendre maistre de Rome estoit encore un plus grand événement que de détruire les Perses; mais c'estoit aussi une chose plus odieuse. Je m'ar-

rête trop de fois à un scrupule que les Conquerans n'ont guere. Ainsi je donnerois volontiers l'avantage à Jules Cesar en ce qui regarde ce second temps ; & si M. le P. vouloit le lui contester, je m'y trouverois si embarrassé que je jetteroïs au sort, ou aurois recours à quelque oracle. Ne pourriez-vous point m'en servir ? Je vous ay toute ma vie entendu appeller ainsi, & lors même que vous n'estiez qu'un enfant ; & comme on se rapporta à celui de Delphes sur le différend du Trepied qui devoit estre donné au plus Sage, je suis d'avis que vous prononciez entre ces Heros sur la preference qui doit estre donnée au plus grand.

Puisque je vous ai constitué Juge du differend, vous considererez, s'il vous plaist, en faveur de Monsieur le Prince, comme je l'ai déjà dit, (car on ne le peut trop repeter) que la fortune a toujours mené ses deux Rivaux par la main, & lui a esté souvent opposée; qu'il n'a esté maistre ni de l'argent ni des troupes dont il s'est servi; qu'il a eu à combattre d'habiles gens & de vaillans hommes, au lieu que les Perses étoient imbecilles, les Gaulois courageux & forts à la verité, mais sans experience à la guerre; que Cesar a eu les meilleures Troupes du monde & les plus affectionnées à leurs Capitaines. Veritablement il a eu aussi des

Romains en teste, & leur a fait voir qu'il estoit le plus vaillant & le plus habile de tous les Romains. Il y a encore une chose en quoy Alexandre l'emporte sur les deux autres, c'est qu'il a acquis en moins de temps qu'eux cette gloire si éclatante.

Je ne m'arrestera pas davantage sur ce second temps de leur vie : il faut passer au troisiéme, & regarder quel usage ils ont fait de leur gloire & de leur grandeur ; il faut, dis-je, regarder comme leur carrière s'est achevée. Alexandre a soutenu jusqu'au bout ce surnaturel & ce divin qui le distingue des autres hommes. Nôtre monde est à la fin trop petit pour le contenir.

On lui dit qu'il y en a d'autres ; cela le fait soupirer de ce qu'il n'étoit pas encore le Maître de celui cy. Il n'y a point moins d'excez dans sa colere que dans les marques de son amour. Il tuë son Amy, & fait bâtir une Ville à la memoire de son Cheval. Il est vray que le meurtre de cet Amy se peut excuser. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la memoire de ce Prince. C'est un manque de parole à certaines Troupes qui s'étoient accommodées avec lui sous certaines conditions. La débauche, & la flaterie de ses Courtisans, ou plutôt son propre temperament, ne sont pas seulement coupables

de ce qu'il fit pour punir Clitus; on voit en mille autres actions qu'il porte tout dans l'excez. Il fit brûler le Palais des Rois de Perse sur la proposition qu'en avoit faite une Courtisane, & prit cette resolution dans la chaleur d'un repas, sans considerer davantage Persepolis. Quelques-uns de nos debauchez en ont fait autrefois autant à l'Echelle du Temple. Les Provinces entieres sont ses presens. D'un Jardinier il en fait un Roy. Il tâche à se persuader à lui-même qu'il est fils de Jupiter; & contraint par ses soldats de retourner en arriere, & d'abandonner certains pays, il y fait laisser des brides & des mangeoires pour les Che-

vaux beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire , afin de passer pour quelque Dieu qui commandoit à des Geans , lui qui estoit d'une taille au dessous de la mediocre ; tout cela par une vanité aussi ridicule qu'estoit celle de Neron qui se fit tailler en Colosse , & se crut bien grand quand il eut fait faire de lui une Statuë de cent pieds de haut. Voilà de l'ostentation & du faux que je pardonne à Neron qui n'avoit point de veritable merite ; mais dans Alexandre cela m'étonne. Il estoit assez terrible d'ailleurs sans qu'il eust besoin de recourir à ces artifices. Sa simple Statuë fit fremir après sa mort Cassander , qui à ces

aspect se souvint de quelle maniere il l'avoit autrefois menacé, & en trembla. Je croirois assez que celle de M. le Prince pouroit produire de ces effets.

Enfin selon l'idée du divin que j'ai d'abord établi, & par laquelle je considere simplement cette qualité comme quelque chose au dessus de l'homme, soit à reprendre soit à louer, Alexandre y a répondu parfaitement. Que si je veux étendre cette même idée, je trouverai aussi du divin dans la clemence de Jules Cesar. Y a-t'il rien qui approche plus près des Dieux, que de conserver les hommes ? Il ne veut point oster la vie à Brutus, quelque avis que l'on

lui donne que ce Romain conspirera contre lui. Il pardonne à Ligarius sur une harangue de Cicéron, comme s'il n'eût pû résister à l'éloquence de cet Orateur ; car il avoit apporté, dit-il, un Arrest de mort. Quant à moi, je crois qu'il voulut gratifier l'Avocat & le Criminel, & accompagner son bienfait d'une double grace. Pouvoit-il se laisser surprendre à des charmes qui lui estoient si connus & si familiers ? Alexandre s'est montré humain en plusieurs occasions. Il ne faut que voir comme il traita la mere & la femme de Darius. Je doute fort que Cesar eût regardé celle-cy des mêmes yeux. Il ne manque rien à l'hon-

nesteté du Prince de Macedoine. Scipion renvoia , aiant pris Cartage , une jeune & belle Princesse à son fiancé. C'estoit sa Captive , il en eust pû faire ce qu'il eust voulu ; mais en la rendant il évitoit une occasion continuelle de succomber , au lieu qu'Alexandre garde Statira dans son Camp , & en la gardant il se fait même un scrupule de la voir , & de donner à Darius le moindre soupçon. Non seulement il a eu de l'humanité , il a aussi eu de la tendresse. Antipater lui aiant écrit une Lettre contre Olimpias , il dit à ceux qui la lui avoient présentée , Antipater ne sçait pas qu'une seule larme de Mere efface dix mille Lettres comme celle-là.

le-là. Qui ne sçait que M. le P. est un Pere à adorer , & outre cela *Patruus Patruissimus* ? Je ferois seulement curieux de sçavoir s'il pleure , & encore plus curieux de le voir en cet état-là : non qu'Achille n'ait pleuré abondamment , & que cela n'arrive aux Heros avec bien-séance. On reproche à Alexandre d'avoir fait mourir Parmenion qui ne trempoit pas dans le crime de son fils , & à qui il avoit de grandes obligations ; mais il y eut eu du danger à le laisser vivre. C'estoit un homme qu'il devoit craindre & pour la capacité & pour la puissance. Si Monsieur de Guise n'eût point pardonné à Gemare An-

neze, les malheurs qui lui arrivèrent par la trahison de cet homme, ne lui seroient peut-être pas arrivez. Quelques gens ont voulu justifier cette faute, & ont dit qu'il y avoit de la prudence à user d'humanité & de grandeur d'ame en cette rencontre; qu'elle acheva de lui gagner les esprits; qu'elle fut suivie d'acclamations & de loüanges sur l'heure même; qu'on n'en a pas moins estimé ce Prince, tout malheureux qu'il s'est veu depuis. Mon sentiment est qu'il devoit pourvoir à sa gloire de telle sorte qu'il pourveust aussi à sa seureté & à celle d'un peuple qui l'aimoit tant. J'en reviens à dire que la plupart des choses ont

deux faces. Charles Stuard a empêché de tout son pouvoir qu'on n'ait cherché les conspirations qui se faisoient contre lui. Il ne vouloit point qu'on punist les conspirateurs. Par là il se fit aimer , & ne se fit pas assez craindre.

Quoiqu'il en soit, Cesar eust pû pardonner à Brutus sans mettre sa propre vie en danger. Sa clemence lui nuisit moins qu'une autre faute qu'il fit. Je tiens celle-cy plus grande que toutes celles du Prince de Macedoine, & d'une consequence toute autre que de se faire apeller Dieu, ce qui déplut aux Macedoniens & aux Perses. C'estoit bien une plus grande sottise à Cesar de se

vouloir faire appeller Roy. Les Romains lui eussent pluſtôt érigé des Temples qu'ils ne lui euſſent laiſſé prendre le Diadême. Cependant Cromwel eſt auſſi tombé dans cette erreur , tout habile qu'il eſtoit. Ne ſuffiſoit-il pas à l'un & à l'autre d'avoir l'eſſentiel de la Royauté ſans en affecter auſſi les apparences, qui ont penſé perdre Cromwel , & qui ont eſté cauſe de la mort de Jules Céſar ? Pauvres gens de courir après le nom, quand la choſe leur devoit ſuffire. Si d'ailleurs ils ont abuſé de leur fortune , & que par là Alexandre ſe ſoit attiré les reproches de Califtene , je dis que le Philoſophe eut plus de tort que le Roy.

C'est à la fortune qu'il se faut prendre & non pas à ceux qu'elle prend plaisir à corrompre. Sçavons-nous ce que M. le P. auroit fait s'il avoit esté en leur place ? La moderation est une vertu de Particulier , & de Philosophe , & non point de Majesté ni d'Altesse. Mais j'ay tort de me défier de la sagesse de M. le P. Son séjour à Chantilly en fait voir assez pour ne pas donner à croire qu'il fust tombé dans les fautes qu'ont faites les autres , s'il fust parvenu au même degré de fortune.

Avant que je parle de Chantilly , voicy le jugement que je fais en gros des trois Personna- ges que j'introduis sur la Scene.

Jules Cesar est un homme qui a eu moins de deffauts, & plus de bonnes qualitez qu'Alexandre. Par ses défauts mêmes il s'est élevé au dessus de l'homme. Que l'on juge de quel merite ses bonnes qualitez pouvoient estre. M. le P. participe de tous les deux. N'est-il pas au dessus de l'homme à Chantilly, & plus grand cent fois que ses deux Rivaux n'estoient sur le Trône ? Il y a mis à ses pieds des passions dont les autres ont esté esclaves jusques au dernier moment de leur vie.

Charles Quint a toujours tourné les yeux du costé du monde, & ne l'a quitté qu'en apparence ; Diocletien par un pur dégoust,

& Scipion par contrainte. M. le P. sans y renoncer entierement, trouve le secret de jouir de foy. Il embrasse tout à la fois & la Cour & la Campagne, la conversation & les Livres, les plaisirs des Jardins & des Bâtimens. Il fait sa Cour avec dignité : aussi la fait-il à un Prince qui merite qu'on la lui fasse, & qui en est plus digne qu'aucun Monarque qui ait sceu regner. C'est ce que Louis XIV. sçait bien faire. Il n'est pas jusques à la fortune qui n'en convienne. M. le P. n'a pas de peine à rendre ce qui est dû à une puissance & à un merite si élevé. Il y a de la grandeur aussi bien que de la sagesse à s'acquitter de bonne

grace d'un pareil devoir, & plus de grandeur qu'à y résister. Si on lisoit dans le cœur du Maître, je crois que l'on y verroit qu'il estime plus les hommages de M. le P. que ceux que lui pourroit rendre tout le reste de l'Univers. Je m'ingère de raisonner sur des choses qui sont au dessus de moy. L'imagination des Poètes n'a point de bornes ; la mienne pourroit m'emporter trop loin. Il faut donc que je finisse ce parallele après avoir donné à Monsieur le Prince l'avantage du dernier temps. Alexandre s'y comporta comme un homme que la bonne fortune & la gloire avoient achevé de gâter. Jules Cesar a des traits d'humanité

d'humanité & de clemence. Mais j'ay peine a lui pardonner deux fautes, l'une de ne s'estre point encore assez défié de Brutus, l'autre de s'être laissé presenter le Diadême, & d'avoir fait une tentative si perilleuse ; car quant à l'amour de Cleopatre, je trouverois les grands Personnages bien malheureux, s'ils étoient obligez de ne vivre que pour la gloire. J'estime autant la conquête de cette Reine, que celle de l'Egipte entiere. Du temperament dont Cesar estoit, il en devoit devenir amoureux ; c'est une marque de son bon goût. Je le loüe d'avoir esté *Formarum spectator elegans*. V. A. S. refuseroit-elle cette loüange ? je ne le crois pas. Il suffit qu'on

traite ces choses d'amusement , & qu'elles ne détournent pas un grand Personnage de son chemin. Alexandre & M. le Prince en ont usé de la sorte. Je pourrois tirer mes exemples de plus haut , & alleguer Jupiter. *Quem Deum ?* Tiendriez-vous à honte de l'imiter ? Jules Cesar a donc pû le faire : je souhaiterois seulement que sa passion ne l'eust point mis en un danger aussi grand que celui où il se trouva. Je souhaiterois encore pour le bien universel de tous les Peuples d'alors , qu'il eust esté aussi superstitieux & aussi adonné aux devins & aux songes que l'étoit le Prince de Macedoine , il n'auroit pas esté au Senat se livrer

de M. de la Fontaine. 51

à ses ennemis. Je conclus de là que la défiance est bonne quand on est au suprême degré de la fortune. Dans ce chemin je conseille la confiance ; & après les reflexions, *dicenda tacenda locutus*. Je vous supplie d'agréer ce petit Ouvrage, aussi bien que les assurances du profond respect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble, tres-obéissant,
& tres-fidèle serviteur,

E ij

A MONSIEUR

L'EVESQUE D'AVRANCHES,

*En lui donnant un Quintilien de la
traduction d'Horatio Toscanella.*

JE vous fais un present capable de me nuire ,
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire ;
Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux Anciens tant estimez chez lui ?
Tel est mon sentiment , tel doit estre le vôtre ;
Mais si vôtre suffrage en entraîne quelqu'autre ,
Il ne fait pas la foule , & je vois des Auteurs
Qui plus sçavans que moy , sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez , on ne peut sans foiblesse ,
Rendre hōmage aux Esprits de Rome & de la Grece.
Craindre ces Ecrivains ! on écrit tant chez nous ,
La France excelle aux Arts , ils y fleurissent tous ,
Nôtre Prince avec art nous conduit aux alarmes ,
Et sans art nous louerions le succez de ses armes.
Dieu n'aimeroit-il plus à former des talens ?
Les Romains & les Grecs sont-ils seuls excellens ?

Leurs discours sont fort beaux , mais fort souvent
frivoles.

Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles ;
Et faute d'admirer les Grecs & les Romains ,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs , sot bestail , je l'avouë ,
Suivent en vrais moutons le Pasteur de Mantouë ;
J'en use d'autre sorte , & me laissant guider ,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage ,
Mon imitation n'est point un esclavage ,
Je ne prends que l'idée , & les tours & les loix ,
Que nos Maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'ex-
cellence ,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence ,
Je l'y transporte & veux qu'il n'ait rien d'affecté ;
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées.
Art , & guides , tout est dans les Champs Elisées.
J'ay beau les évoquer , j'ay beau vanter leurs traits ,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.

Terence est dans mes mains , j'en m'instruis dans
Horace ,

Homere & son Rival sont mes Dieux du Parnasse ;
Je le dis aux Rochers : on veut d'autres discours
Ne pas louer son siecle , est parler à des sourds.
Je le louë , & je sçay qu'il n'est pas sans merite :
Mais près de ces grands noms nôtre gloire est petite :
Tel de nous , dépourveu de leur solidité ,
N'a qu'un peu d'agrément sans nul fond de beauté.
Je ne nomme personne, on peut tous nous connoître.
Je pris certain* Auteur autrefois pour mon Maistre :
Il pensa me gâter ; à la fin , grace aux Dieux ,
Horace par bonheur me défilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon , du meilleur , & la France
Estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eust prisez ? j'en demeurai ravi :
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses.

* Quelques Auteurs de ce temps-là
affectoient les antitheses , & ces sortes
de pensées qu'on appelle Concettri ,
cela a suivi immédiatement Malherbe.

* Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses;
On me dit là-dessus : de quoi vous plaignez-vous ?
De quoi ? Voilà mes gens aussi-tôt en couroux ,
Ils se moquent de moy , qui plein de ma lecture ;
Vais par tout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemy de ma gloire & de mon propre bien ,
Malheureux , je m'attache à ce goust ancien.
Qu'a-t'il sur nous, dit-on, soit en vers soit en prose ?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose ;
L'autorité non plus , ni tout Quintilien.
Confus à ces propos j'écoute , & ne dis rien.
J'avouray cependant qu'entre ceux qui les tiennent,
J'en vois dont les écrits sont beaux & se soutiennent,
Je les prise , & pretends qu'ils me laissent aussi
Reverer les Heros du Livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle ,
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modele
A des Ultramontains un Auteur sans brillans.
Tout peuple peut avoir du goust & du bon sens.
Ils sont tous d'un país du fond de l'Amerique ,
Qu'on y mene un Rheteur habile & bon critique,

* *Vers de Malherbe.*

Il fera des sçavans. Helas ! qui sçait encor ,
Si la science à l'homme est un si grand trefor ?
Je cheris l'Arioste , & j'estime le Tasse ,
Plein de Machiavel , entesté de Bocace ,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi ,
J'en lis qui sont du Nort , & qui sont du Midy.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux
ouvrages.

Quand nôtre siecle auroit ses sçavans & ses sages ,
En trouveray-je un seul approchant de Platon.
La Grece en fourmilloit dans son moindre canton.
La France a la satire & le double theatre ,
* Des Bergeres d'Urfé chacun est idolâtre.

On nous promet l'Histoire, & c'est un haut projet,
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.
Il est riche , il est vaste , il est plein de noblesse ,
Il me feroit trembler pour Rome & pour la Grece.
Quant aux autres talens , l'Ode qui baisse un peu
Veut de la patience , & nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan parmi les Chœurs des Anges,
Là-haut de l'Eternel celebrant les loüanges ,

* *Honoré d'Urfé, Auteur de l'Astrée.*

Ont emporté leur Lyre, & j'espere qu'un jour
J'entendray leur concert au celeste sejour.
Digne & sçavant Prelat, vos soins & vos lumieres
Me feront renoncer à mes erreurs premières,
Comme vous je diray l'Auteur de l'Univers.
Cependant agrééz mon Rheteur & mes vers.

A MONSIEUR
DE BONREPAUX.

A Londres le.

LE Roy est parfaitement
gueri, vous ne sçauriez
vous imaginer combien ses sujets
en ont témoigné de joye.

Ils offriroient leurs jours pour prolonger les siens,
Ils font de sa santé le plus cher de leurs biens.
Les preuves qu'à l'envi chaque jour ils en donnent,

Les vœux & les concerts dont leurs réples résonnent,

Forcent le Ciel de l'accorder.

On peut juger à cette marque,

Par la crainte qu'ils ont de perdre un tel Monarque,

Du bonheur de le posséder.

De quelle sorte de mérite,

N'est-il pas aussi revêtu ?

Sa principale favorite,

Plus que jamais est la vertu.

Autrefois il a combattu

Pour la grandeur & pour la gloire ;

Maintenant d'une autre victoire ,

Son cœur devient ambitieux.

Les vaines passions chez lui sont étouffées :

L'Histoire a peu de Rois , la Fable point de Dieux ,

Qui se vantent de ces trophées.

Il pourroit se donner tout entier au repos.

Quelqu'un trouveroit-il étrange ,

Que digne en cent façons du titre de Heros ,

Il en voulust goûter à loisir la loüange ?

Les deux mondes sont pleins de ses Actes guerriers :

Cependant il poursuit encor d'autres lauriers.

Il veut vaincre l'Erreur ; cet ouvrage s'avance ,
Il est fait : & le fruit de ces succez divers ,
Est que la Verité regne en toute la France ,
Et la France en tout l'Univers.

Non content que sous lui la Valeur se signale ,
Il met la Pieté sur le Trône à son tour ,
Ses soins la font regner ainsi que sa rivale ,
Au milieu même de la Cour.

C'est pour lui plaire aussi qu'Astrée est de retour ;
Ces trois Divinitez font fleurir son Empire ,
Il a sçû les unir pour le bien des humains.
C'est proprement de lui qu'on a sujet de dire ;

Que le Sage a tout en ses mains,
La dureté de cœur , & l'Erreur envieux ,
Monstres dont les projets se sont évanouis ,
On voit l'œuvre d'un siecle en un mois accomplie ,
Par la Sagesse de LOUIS.

Mais je crains de passer le but de mon Ouvrage ,
Il faut plus de loisir pour louer ce Heros.

Une Muse modeste & sage ,
Ne touche qu'en tremblant à des sujets si hauts.
Je me tais donc , & rentre au fond de mes retraites,

J'y trouve des douceurs secretes.

La fortune , il est vray , m'oubliera dans ces lieux ,
Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont
faites ,

Il ne m'appartient pas d'importuner les Dieux.

A M. SIMON de Troye.

VOSTRE Phidias & le mien ;
Et celui de toute la terre ,

Girardon , nôtre Amy , l'honneur du nom Troyen ,
M'oblige à vous mander , non la paix ou la guerre ;
Dont sur ma foy je ne sçay rien ,

Non la Liguë d'Ausbourg que je sçay moins encore ;
Non dans un bel écrit plein de moralité ,
Des sottises du temps le nombre que j'ignore ;

(Eh , sçauroit-il estre compté !)

Mais la défaite d'un Pâté.

L'esprit s'échauffe à table , & d'un propos à l'autre
Bachus nous inspira comme eust fait Apollon.

Rien n'altera ses dons ; l'eau du sacré valloa
Auroit profané même un vin tel que le nôtre,

Pur , & sans mélange on le but.

Vôtre Pâté dès qu'il parut ,

Ramena les santez , & fit naître l'envie

De boire à Cloris , à Silvie ,

A ce qu'on aime enfin , bonne & louable loy.

De la Maîtresse on vint au Roy ,

Du Roy l'on vint à la Statuë ,

De la Statuë on prit sujet

D'examiner la Place , & cet autre projet ,

Où l'Image du Prince est encore attenduë.

Il faut du temps ; le temps a part

A tous les Chefs-d'œuvres de l'Art.

La Reine des Citez dans sa vaste étendue ,

N'aura rien qui ne cede à ce double Ornement.

L'Equestre en est encore à son commencement ,

La Pedestre , à la fin le Monarque l'a veuë.

Desjardins , il faut l'avouër ,

Merite par cette Oeuvre une éternelle gloire.

Nous en louïames tout , car tout est à louer ,

Et le Vainqueur & la Victoire ,

Et les Captifs. Vous pouvez eroire
Que du Maréchal Duc on s'entretint aussi ,
Son Monument a réussi.

Où d'autres échouëroient , il se rend tout facile.
Quand on eut admiré ce qu'il fit en Sicile ,
Parlé de son adresse & de sa fermeté ,
Et de l'honneur qu'au Rab il avoit remporté ,
Nous avoüâmes tous que pour Sa Majesté ,
Il n'épargne aucuns soins, ne le cede à nul homme,
Ne dort, ni ne permet qu'on dorme d'un long somme,

La France entiere n'auroit pû
Seule occuper deux la Feüillades ,
Ainsi que la Grece n'eut sceu
Contenir deux Alcibiades.

Nous revinmes au Roy ; l'on y revient toûjours ;
Quelque entretien qu'on se propose ,
Sur LOUIS aussi-tost retombe le discours ,
La Déesse aux cent voix ne parle d'autre chose.
Girardon , dîmes-nous , se sçaura surpasser ,
Exprimant ce Heros qu'il commence à tracer.
L'exprimer ! c'est beaucoup ; & si le seul Y sippe,
Fut digne de mouler l'heritier de Philippe ,

Si nul autre Sculpteur ne le tailla que lui ,
Peu de mains doivent entreprendre
D'employer leur Art aujourd'hui ,
Pour un Roy mieux fait qu'Alexandre.

Nôtre Prince a l'air grand , il a l'air du Dieu Mars.
Je m'écarte un peu trop , rentrons dans nos limites.
Les loix que cet Ecrit dès l'abord s'est prescrites,
M'empêchent de m'étendre ainsi de toutes parts ;
On s'en va me nommer l'Avocat des trois chevres.
Le fait estoit d'un vol , il citoit des Césars.

Pour un Pâté de trois Canards,
Les grands mots comme à lui me naissent sur les
levres.

Aux Journaux de Hollande il nous fallut passer.
Je ne sçay plus sur quoy ; mais on fit leur critique.
Bayle est , dit-on , fort vif ; & s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant & satyrique ,
Il la saisit , Dieu sçait , en homme adroit & fin ;
Il trancheroit sur tout comme enfant de Calvin
S'il osoit ; car il a le goût avec l'étude.
Le Clerc pour la Satyre a bien moins d'habitude ;
Il paroît circonspect , mais attendons la fin.

Tout faiseur de Journaux doit tribut au malin,
Le Clerc pretend du sien tirer d'autres usages,
Il est sçavant, exact, il voit clair aux Ouvrages,
Bayle aussi. Je fais cas de l'une & l'autre main,
Tous deux ont un bon stile & le langage sain.
Le jugement en gros sur ces deux Personnages,

Et ce fut de moy qu'il partit,

C'est que l'un cherche à plaire aux sages,

L'autre veut plaire aux gens d'esprit.

Il leur plaist, vous aurez peut-estre peine à croire,

Qu'on ait dans un repas de tels discours tenus,

On tint ces discours, on fit plus;

On fut au Sermon après boire.

Je crains que ce dernier vers
ne vous semble pas assez serieux.
Pardonnez à la necessité que je
m'étois imposée de finir tous
mes Contes comme le Tassone,
les Stances dans *la Secchia rapita*.
Pour rectifier cet endroit, je vous
dirai

dirai en Langue vulgaire que nous allâmes au Sermon l'après dînée, que nous y portâmes tous le sens froid qu'auroient eu des Philosophes à jeun, & que même nous accourcîmes nostre repas pour ne rien perdre de cette action. C'étoit la seconde de M. L. D. C. j'y trouvay de la pieté & de l'éloquence, des expressions, & un bon tour en beaucoup d'endroits tout-à fait selon mon goust. J'en ferois un plus long éloge, si je ne craignois de déplaire à M. L. D. C. Ce fera donc la fin de ma Lettre, comme ce fut celle de nostre journée. Je suis, Monsieur, vostre, &c.

Monsieur Girin , Controlleur des Finances à Grenoble , envoya un Rondeau à M. de la Fontaine , pour sçavoir de lui si le dernier vers qui estoit.

Sans de l'esprit c'est peu de chose
Que d'estre beau.

*se devoit mettre avec ou sans article. Il le fit Juge d'une ga-
geure considerable que l'on avoit
faite à Grenoble sur cela. M. de
la Fontaine lui fit réponse , &
écrivit les vers suivans au bas
de sa Lettre.*

Sans esprit c'est la phrase , & non , sans de l'esprit ,

Je tiens ce dernier condamnable ,

Et l'Auteur du Rondeau l'avoit trop bien écrit ,

Pour soutenir un point si fort insoutenable.

Il affoiblit par là ses cinq vers les plus beaux.

Le sens , la chute ; & tout m'y paroît admirable ,
Il finit par un mot constant & veritable ,
C'est que l'esprit fait tout. Nul de nos Jouvenceaux^x
Ne doit sans celui-là frequenter chez les Belles ,
Ni se presenter aux Ruelles.

Or celui-là s'entend par fois en deux façons.
L'un dira , c'est l'esprit ; c'est l'argent, dira l'autre.
Pour moy , mon avis est que tous les deux sont
bons.

Un siecle fait comme le nostre ,
Veut de l'argent , & veut qu'on le donne à propos.
Tout est fin diamant aux mains d'un habile homme.
Tout devient hapelourde entre les mains des fots.
Bref avec de l'esprit on va jusques à Rome.

Si sans de l'esprit estoit bon ,
Voicy l'unique occasion
Où je pourrois lui trouver place.

Sans de l'esprit , dirois-je , on ne peut faire un pas,
Mais par malheur , quoy que l'on fasse ,
Sans de l'esprit ne se dit pas.

L'Idiome Gascon souffriroit cette phrase ,
Sans esprit paroît foible aux gens du Dauphiné :

Sans de l'esprit a plus d'emphase ;

Mais tout Paris l'a condamné.

Cependant tout Paris n'est pas toute la France ,
Vostre Province veut peut-estre une Eloquence ,
Où l'on s'exprime en appuyant.

L'Auteur en vos Cantons peut soutenir la chose ,
Et près des Tribunaux que la Garonne arrose ,
Se sauver par ce faux-fuyant.

Je ne me donne point icy pour un Oracle ;
Et sans chercher si loin , Grenoble en possède un.

Il sçait nostre langue à miracle ;

Son esprit est en tout au dessus du commun.

C'est vostre Cardinal que j'entens ; ses lumieres
Dédaignent, il est vray, de semblables matieres :

Je ne vous tiens pas gens à lui dire cecy ;

Sans de l'esprit je crois que l'on le pourroit faire ,
Ballades & Rondeaux , ce n'est point son affaire.

A l'égard du Salut , unique Necessaire ,

Il n'est point de difficulté.

Qui ne doive occuper en pareille occurrence ,

Non seulement son Eminence ,

Mais même encor Sa Sainteté.

A MONSIEUR
DE BONREPAUX
A LONDRES.

Du 31. Aoust 1687.

JE ne croyois pas, Monsieur,
que les Negotiations & les
Traitez vous laissent penser à
moy. J'en suis aussi fier que si
l'on m'avoit érigé une statue sur
le sommet du Mont Parnasse.
Pour me revancher de cet hon-
neur, je vous place en ma me-
moire auprès de deux Dames
qui me feront oublier les Trai-
tez & les Negotiations, & peut-
estre les Rois aussi. Je voudrois
que vous vissiez presentement

Madame Hervart, on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que si ces ennemies du genre humain s'en estoient allées dans un autre monde. Cependant leur regne est encore de celui-cy. Il n'y a que Madame Hervart qui les ait congédiées pour toujours. Au lieu d'hôtesse si mal plaisantes, elle a retenu la gayeté & les graces, & mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la rue Saint Honoré, qui veritablement nous negligent un peu, je n'ay osé dire qu'elles nous negligent un peu trop. M. de Barrillon se peut

souvenir que ce sont de telles enchanteresses, qu'elles faisoient passer du vin mediocre , & une aumelette au lard , pour du nectar & de l'ambrosie. Nous pensions nous estre repus d'ambrosie, & nous soutenions que Jupiter avoit mangé l'aumelette au lard. Ce temps là n'est plus. Les Graces de la rue S. Honoré nous negligent. Ce sont des ingrattes à qui nous presentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foy, Monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer , en écarte tantost un mortel & tantost un autre , & se moque du demeurant , sans considerer ni le Com-

te, ni le Marquis ; aussi peu le Duc.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

Voilà la devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premières de la troupe ; mais je ne vois pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, & par son langage & par ses manières, elle ne relevera pas le parti. Vous estes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous sçavons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi je n'ay rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continuë d'estre bonne, à un rhume près, que même cette Dame n'est point fâchée d'avoir ; car je tâche de lui persuader

suader qu'on ne subsiste que par les rhumes , & je crois que j'en viendray à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une Lettre qui n'auroit esté pleine que de ses loüanges ; non qu'elle se souciaist d'estre louïée ; elle le souffroit seulement , & ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eust un si grand mépris. Cela est changé.

J'ay veu le temps qu'Iris (& c'étoit l'âge d'or

Pour nous autres gens du bas monde)

J'ay veu , dis-je, le temps qu'Iris goûtoit encor,

Non cet encens commun dont le Parnasse abonde :

Il fut toujours , au sentiment d'Iris ,

D'une odeur importune ou plate ;

Mais la louange delicate

Avoit auprès d'elle son prix.

Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;

Il l'endort , & s'il faut parler de bonne foy ,

L'éloge & les vers sont pour elle ,
Ce que maints Sermons sont pour moy ,
J'eusse pû m'exprimer de quelque autre maniere ,
Mais puis que me voilà tombé sur la matiere ,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi ?
Tout homme sage en use ainsi ,
Quarante beaux Esprits certifieront cecy .
Nous sommes tout autant , qui dormons comme
d'autres
Aux Ouvrages d'autrui ; quelquefois même aux
nostres.

Que cela soit dit entre nous .
Passons sur cet endroit ; si j'étendois la chose ,
Je, vous endormirois , & ma Lettre pour vous ,
Deviendrait en vers comme en prose ,
Ce que maints Sermons sont pour tous .

J'en demeurerai donc là pour
ce qui regarde la Dame qui vous
écrivit il y a huit jours. Je re-
viens à Madame d'Hervart, dont

je voudrois bien aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnasse. Comme j'y suis le Parain de plusieurs Belles, je veux & entens qu'à l'avenir Madame Hervart s'appelle Silvie dans tous les domaines que je possède sur le double Mont, & pour commencer,

C'est un plaisir de voir Silvie :
Mais n'esperez pas que mes vers
Peignent tant de charmes divers ;
J'en aurois pour toute ma vie.

S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des cieux,
Ce quelqu'un, fust-il Roy des Cieux,
En auroit pour toute sa vie.

Vostre ame en est encor ravie :
J'en suis feur, & dit quelquefois,
Jamais cette beauté divine

N'affranchit un cœur de ses loix.

Nostre Intendant de la Marine

A beau courir chez les Anglois ;

Puisqu'une fois il l'a servie ,

Qu'il aille & vienne à ses Emplois ,

Il en a pour toute sa vie.

Que cette ardeur où nous convie

Un objet si rare , & si doux ,

Ne soit de nulle autre suivie ,

C'est un sort commun pour nous tous ;

Mais je m'étonne de l'Epoux ,

Il en a pour toute sa vie.

J'ay tort de dire que je m'en étonne , il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fust pas ainsi. Comment cesseroit-il d'aimer une femme souverainement jolie , complaisante , d'humeur égale , d'un esprit doux , & qui l'aime de tout son cœur ? Vous voyez bien que toutes ces cho-

les se rencontrant dans un seul sujet , doivent prevaloir à la qualité d'épouse. J'ay tant de plaisir à en parler que je reprendray une autrefois la matiere. Que Madame d'Hervart ne pretende pas en estre quitte.

Je devrois finir par l'article de ces deux Dames. Il faut pourtant que je vous mande , Monsieur , en quel estat est la Chambre des Philosophes. Ils sont cuits * & embelissent tous les jours. J'y ay joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas , si vous leur faites l'honneur

** Nota qu'il avoit fait jetter en moule de terre tous les plus grands Philosophes de l'antiquité , qui faisoient l'ornement de sa Chambre.*

de les venir voir , avec ceux de
vos amis qui doivent estre de la
partie.

Mes Philosophes cuits , j'ay voulu que Socrate

Et Saint-Dié , mon fidelle Achate ,

Et de la Gent porte écarlatte ,

D'Hervart tout l'ornement , avec le beau Berger :

Verger ;

Pussent avoir quelque musique

Dans le sejour Philosophique.

Vous vous moquez de mon dessein ,

J'ay cependant un Claveffin.

Un Claveffin chez moy ! ce meuble vous étonne.

Que direz-vous si je vous donne

Une Cloris de qui la voix

Y joindra ses sons quelquefois ?

La Cloris est jolie , & jeune , & sa personne

Pourroit bien ramener l'amour

Au Philosophique sejour.

Je l'en avois banni ; si Cloris le ramene ,

Elle aura chansons pour chansons.

Mes vers exprimeront la douceur de ses sons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon deormais
Qu'à chanter les Cloris, & les laisser en paix.
Vous autres Chevaliers, tenterez l'avanture,
Mais de la mettre à fin, fust-ce le beau Berger;
Qu'Oenone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'est pas chose qui soit feure.

J'allois fermer cette Lettre
quand jay receu celle que vous
m'avez fait l'honneur de m'é-
crire; & ce que je dis au com-
mencement n'est qu'une répon-
se à quelque chose qui me con-
cerne dans la vostre à Madame
de la Sabliere. Si j'eusse veu le
témoignage si ample d'un sou-
venir à quoy je ne m'attendois
pas, j'aurois poussé bien plus
loin la figure & l'étonnement,

ou peut-estre que je me serois tenu à une protestation toute simple qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agreable que ce que vous m'avez écrit de Winsor. Il y a plusieurs choses considerables , entre autres vos deux Anacreons , M. de Saint-Evre-
mont , & M. Waler , en qui l'imagination & l'amour ne finissent point. Quoi , estre Amoureux & bon Poëte à quatre-vingt deux ans ? Je n'espere pas du Ciel tant de faveurs : c'est du Ciel dont il est fait mention au Pays des Fables que je veux parler ; car celui que l'on prê-
che à present en France veut que je renonce aux Cloris , à Bachus , & à Apollon , trois Di-

vinitez que vous me recommandez dans la vostre. Je concilierai tout cela le moins mal & le plus long-temps qu'il me sera possible, & peut-estre que vous me donnerez quelque bon expedient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des intersts opposez, & qui en sçavez si bien les moyens. J'ay tant entendu dire de bien de Monsieur Waler que son approbation me comble de joye. S'il arrive que ces vers cy ayent le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par consequent) je ne me donneray pas pour un autre; & continuerai encore quelques années de suivre Cloris, & Bachus, & Apollon, & ce qui s'ensuit,

avec la moderation requise, cela s'entend.

Au reste, Monsieur, n'admirez vous point Madame de Bouillon qui porte la joye partout ? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais genie qui se mêle de temps en temps des affaires de cette Princesse ? Sans lui ce climat ne l'auroit point vûë, & c'est un plaisir que de la voir, disputant, grondant, jouant, & parlant de tout avec tant d'esprit que l'on ne sçauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit esté du temps des Payens on auroit deifié une quatriéme Grace pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, & invoquer pour cela

Monſieur Waler. Mais qui eſt le Philoſophe qu'elle a mené en ce Pais-là ? La deſcription que vous me faites de cette Riviere, ſur les bords de laquelle on va ſe promener après qu'on a ſacriſié long-temps au ſommeil, cette vie mêlée de Philoſophie, d'amour & de vin, ſont auſſi d'un Poète ; & vous ne le penſiez peut-eſtre pas eſtre. La fin de la Lettre où vous dites que Monſieur Waler & Monſieur de Saint-Evremont, ne ſont contents que parce qu'ils ne connoiſſent pas nos deux Dames, me charme. Auſſi je trouve cela tres galant, & le feray valoir dès que l'occaſion ſ'en preſentera. Sur tout je ſuivrai vôtre

conseil , qui m'exhorte de vous attendre à Paris , où vous reviendrez aussi-tost que les affaires le permettront. Monsieur Hessein a la fièvre qui lui a duré continuë pendant trois ou quatre jours , & puis a cessé ; puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit esté saigné trois fois jusques au jour d'hier. Je ne sçay pas si depuis on y aura ajouté une quatriéme saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa maladie. Je ne doute point que les d'Hervarts & les Saint-Diez ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce feront des Lettres de bon endroit , & si bon que je n'en sçay qu'un qui se puisse dire

meilleur. Je vous le souhaite.
Cependant, Monsieur, faites moi
toujours l'honneur de m'aimer,
& croyez que je suis, &c.

A MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON,

MADAME,

Nous commençons icy de
murmurer contre les Anglois,
de ce qu'ils vous retiennent si
long-temps. Je suis d'avis qu'ils
vous rendent à la France avant
la fin de l'Automne, & qu'en
échange nous leur donnions

deux ou trois Isles dans l'Océan. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction je leur cederois tout l'Océan même ; mais peut-être avons nous plus de sujet de nous plaindre de vostre Sœur que de l'Angleterre. On ne quite pas Madame la Duchesse Mazarin comme l'on voudroit. Vous estes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde , c'est à dire d'enchantemens, & de graces de toutes sortes.

Moins d'Amours, de Ris, & de Jeux,
Cortège de Venus, sollicitoient pour elle,
Dans ce differend si fameux ,
Où l'on declara la plus belle
La Déesse des agrémens.
Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs,

Furent au Tribunal par Mercure conduites.

Chacun étala ses talens.

Si le même débat renaîssoit en nos temps ,

Le procez auroit d'autres suites ,

Et vous & vostre Sœur emporteriez le prix

Sur les Clientes de Pâris.

Tous les Citoyens d'Amatonte

Auroient beau parler pour Cypris ,

Car vous avez selon mon compte ,

Plus d'Amours , de Jeux , & de Ris.

Vous excellez en mille choses.

Vous portez en tous lieux la joye & les plaisirs.

Allez en des climats inconnus aux Zephirs ,

Les champs se vestiront de roses.

Mais comme aucun bonheur n'est constant dans son
cours ,

Quelques noirs Aquilons troublent de si beaux
jours.

C'est-là que vous sçavez témoigner du courage ;

Vous envoyez au vent ce fâcheux souvenir.

Vous avez cent secrets pour combattre l'orage ;

Que n'en aviez-vous un qui les sçût prévenir ?

On m'a mandé que Vostre Altesse estoit admirée de tous les Anglois, & pour l'esprit, & pour les manieres, & pour mille qualitez qui se sont trouvées de leur goust. Cela vous est d'autant plus glorieux que les Anglois ne sont pas de fort grands admirateurs. Je me suis seulement aperceu qu'ils connoissent le vray merite, & en sont touchés. Vostre Philosophe a esté bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'étoit pas l'inventeur de ce Systeme que nous appellions la Machine des Animaux; & qu'un Espagnol l'avoit prévenu. Cependant quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas de

de le croire , & ne ſçay que les
Eſpagnols qui pûſſent bâtir un
Château tel que celui-là. Tous
les jours je découvre ainſi quel-
que opinion de Deſcartes ré-
pandue de coſté & d'autre dans
les Ouvrages des Anciens , com-
me celle-cy ; qu'il n'y a point
de couleurs au monde. Ce ne
ſont que de differens effets de
la lumière ſur de différentes ſu-
perſicies. Adieu les lis , & les
roſes de nos Amintes. Il n'y a ni
peau blanche, ni cheveux noirs ;
noſtre paſſion n'a pour fonde-
ment qu'un corps ſans couleur :
& après cela , je feray des vers
pour la principale beauté des
femmes. Ceux qui ne ſeront pas
ſuffiſamment informez de ce que

ſçait Voſtre Alteſſe , & de ce qu'elle voudroit ſçavoir ſans ſe donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiroient peu judicieux de vous entretenir ainſi de Philoſophie ; mais je leur apprens que toutes ſortes de ſujets vous conviennent, auſſi-bien que toutes ſortes de Livres, pourveu qu'ils ſoient bons.

Nul Auteur de renom n'eſt ignoré de vous ,

L'accez leur eſt permis à tous.

Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau ſe battre ,

Vous mettez les holas en écoutant l'Auteur.

Vous égalez ce Diſtateur ,

Qui diſtoit tout d'un temps à quatre.

C'étoit, ce me ſemble, Jules Céſar. Il faiſoit à la fois quatre

dépêches sur quatre matieres differentes. Vous ne lui devez rien de ce costé-là ; & il me souvient qu'un matin vous lisant des vers , je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture & à trois querelles d'animaux. Il est vray qu'ils estoient sur le point de s'étrangler. Jupiter le Conciliateur n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par là , Madame, jusqu'où vostre imagination peut aller , quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'ouvrages , & en jugez bien.

Vous sçavez dispenser à propos vostre estime ;

Le patetique , le sublime ,

Le serieux , & le plaisant ,

Tout à tour vous vont amusant.

Tout vous duit, l'Histoire & la Fable,
Prose & Vers, Latin & François.

Par Jupiter je ne connois

Rien pour nous de si souhaitable.

Parmi ceux qu'admet à sa Cour,

Celle qui des Anglois embelit le séjour,

Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour,

Anacreon & les gens de sa sorte,

Comme Waler, Saint-Evreumont, & moy,

Ne se feront jamais fermer la porte.

Qui n'admettroit Anacreon chez soy ?

Qui banniroit Waler & la Fontaine ?

Tous deux sont vieux, S. Evreumont aussi,

Mais verrez-vous aux bords de l'Hipocrene,

Gens moins ridez dans leurs vers que ceux-cy ?

Le mal est que l'on veut icy

De plus severes Moralistes :

Anacreon vivoit devant les Jansenistes,

Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,

Vous devez priser ces Auteurs

Pleins d'esprit, & bons disputeurs.

Vous en sçavez goûter de plus d'une manière :

Les Sophocles du temps , & l'illustre Moliere ,
Vous donnant toujours lieu d'agiter quelque point ,
Surquoy ne disputez-vous point ?

A propos d'Anacreon , j'ay
presque envie d'évoquer son om-
bre ; mais je pense qu'il vaudroit
mieux le ressusciter tout à fait.
Je m'en iray pour cela trouver
un Gymnosophe de ceux qu'al-
la voir Apollonius Thianeus. Il
apprit tant de choses d'eux qu'il
ressuscita une jeune fille. Je res-
susciteray un vieux Poëte. Vous
& Madame Mazarin nous ras-
semblerez. Nous nous rencon-
trerons en Angleterre , M. Wa-
ler , M. de Saint-Evreumont , le
vieux Grec , & moy. Croyez-
vous , Madame , qu'on püst trou-
ver quatre Poëtes mieux assortis ?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens

Inspirer le plaisir, la tristesse combattre,

Et de fleurs couronnez ainsi que le Printemps,

Faire trois cent ans à nous quatre.

Après une entrevûe comme celle-là, & que j'auray renvoyé Anacreon aux Champs Elisées, je vous demanderay mon Audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou six Anglois, & autant d'Angloises, (les Angloises sont bonnes à voir à ce que l'on dit.) Je ferai souvenir nostre Ambassadeur, de la ruë Neuve des Petits Champs, & de la devotion que j'ay toujours eüe pour lui. Je le prierai, & Monsieur de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce sont à peu près toutes

les affaires que je puis avoir en Angleterre. J'avois fait aussi dessein de convertir Madame d'Her-
vart, Madame de Gouvernet, & Madame d'Helang, parce que ce
sont des personnes que j'honore;
mais on m'a dit que je ne trouve-
rois pas les sujets encore assez dis-
posez. Or je ne suis bon, non plus
que Perrin Dandin, que quand
les parties sont lassées de contester.
Une chose que je souhaiterois
avant toutes, ce seroit que l'on
me procuraît l'honneur de fai-
re la reverence au Monarque,
mais je ne l'oserois esperer. C'est
un Prince qui merite qu'on passe
la Mer afin de le voir, tant il a
de qualitez convenables à un
Souverain, & de veritables pas-

sions pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent , quoy que tous le dûssent faire en ces places-là.

Ce n'est pas un vain phantôme
Que la gloire & la grandeur ;
Et STUARD en son Royaume
Y court avec plus d'ardeur ,
Qu'un Amant à sa Maistresse:
Ennemy de la mollesse ,
Il gouverne son Etat
En habile Potentat.
De cette haute science
L'Original est en France:
Jamais on n'a veu de Roy
Qui sçust mieux se rendre Maistre ,
Fort souvent jusques à l'estre
Encore ailleurs quë chez soy.
L'Art est beau , mais toutes Testes
N'ont pas droit de l'exercer ;
LOUIS à sçu s'y tracer

Un

Un chemin par ses Conquestes.

On trouvera ses leçons ,

Chez ceux qui feront l'Histoire :

J'en laisse à d'autres la gloire ,

Et reviens à mes moutons.

Ces moutons, Madame , c'est
Vôtre Altesse, & Madame Ma-
zarin. Ce seroit icy le lieu de
faire aussi son éloge , afin de le
joindre au vôtre ; ^{mais} comme ces
sortes d'éloges sont une matiere
un peu delicate , je crois qu'il
vaut mieux que je m'en abstien-
ne. Vous vivez en Sœurs , ce-
pendant il faut éviter la com-
paraison.

L'or se peut partager , mais non pas la louange ,

Le plus grand Orateur, quand ce seroit un Ange,

Ne contenteroit pas en semblables desseins ,

Deux Belles , deux Heros , deux Auteurs , ni deux
Saints.

Je suis avec un profond res-
pect,

M A D A M E ,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble , tres-obéissant ,
& tres-fidele ser viteur.

REPONSE DE MONSIEUR
*de Saint-Evremond à la Lettre
de Monsieur de la Fontaine ,
écrite à Madame la Duchesse
de Bouillon.*

SI vous estiez aussi touché
du merite de Madame de
Bouillon que nous en sommes
charmez , vous l'auriez accom-
pagnée en Angleterre , où vous
eussiez trouvé des Dames , qui
vous connoissent autant par vos
Ouvrages , que vous connoist
Madame de la Sabliere par vôtre
commerce & vôtre entretien.
Elles n'ont pas eu le plaisir de
vous voir , qu'elles souhaitoient

I ij



fort ; mais elles ont celui de lire une Lettre assez galante & assez ingénieuse , pour donner de la jalousie à Voiture s'il vivoit encore.

Madame de Bouillon , Madame Mazarin , & Monsieur l'Ambassadeur , ont voulu que j'y fisse une espece de réponse. L'entreprise est difficile ; je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

Je ne parlerai point des Rois ,
Ce sont des Dieux vivans que j'adore en silence.
Louez à nostre goust , & non pas à leur choix ,
Ils méprisent nostre éloquence.

Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du merite passé de quelque autre vaillance ,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits,
C'est des vertus du temps ôter la connoissance.

J'aime à leur plaire en respectant leurs droits,

Rendant toujours à leur puissance,

À leurs volontez , à leurs loix ,

Une parfaite obéissance.

Sans moy leur gloire a sçû passer les mers,

Sans moy leur juste Renommée

Par toute la terre est semée ;

Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Bouillon se passeroit bien de ma prose , après avoir leu le bel éloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des graces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait , & sur tout ce qu'elle dit ; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel , de sçavoir que d'agrément.

En des contestations assez ordinaires elle dispute avec esprit , souvent à ma honte avec

raison, mais une raison animée qui paroît de la passion aux connoisseurs mediocres, & que les delicats mêmes auroient de la peine à distinguer de la colere dans une personne moins aimable qu'elle n'est. Je passeray le chapitre de Madame Mazarin comme celui des Rois, dans le silence d'une secrète adoration. Travaillez, Monsieur, tout grand Poëte que vous estes, à vous former une belle idée; & malgré l'effort de vostre esprit, vous serez honteux de ce que vous aurez imaginé quand vous verrez une personne si admirable.

Ouvrages de la fantaisie,

Fictions de la Poësie

Dans vos chef-d'œuvres inventez,

Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautez,

Loin d'icy ; figures usées ;

Comparaifons aujourd'hui méprisées ;

Ce feroit embellir la lumière des Cieux ,

Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.

Et vous, Beautez, qu'on loüe en son abfence,

Attraits nouveaux , doux & tendres appas,

Qu'on peut aimer où les fiens ne font pas,

Empêchez-la de revenir en France.

Par tous moyens traversez fon retour ,

Jeunes Beautez, tremblez au nom d'Hortense,

Si la mort d'un Epoux la rend à vofre Cour.

La folidité de Monfieur l'Am-
baffadeur l'a rendu affez infen-
fible aux loüanges : mais quelque
rigueur qu'il tienne à fon merite,
il eft touché fecrettement de
celles que vous lui avez don-
nées.

Je voudrois que ma Lettre

I iiij

fût assez heureuse pour avoir le même succès auprès de vous.

Vous possédez tout le bon sens
Qui sert à consoler des maux de la vieillesse.
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens ,
Eux , moins que vous , de goût & de justesse.

Après avoir parlé de votre esprit , il faut dire un mot de votre morale.

S'accommoder aux ordres du destin ,
Aux plus heureux ne porter point d'envie,
De ce faux air d'esprit que prend un libertin ,
Connoître avec le temps comme vous la folie ,
Et dans les vers , jeu , musique & bon vin ,
Entretenir son innocente vie ,
C'est le moyen d'en reculer la fin.

Monsieur Waler dont nous regrettons la perte sensiblement, a poussé la vie & la vigueur de

l'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt deux ans.

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triste & malheureux trépas ,

Je dirois en pleurant que toute Muse est morte ,
Si la vôtre ne vivoit pas.

O Vous ! nouvel Orphée, ô vous , de qui la Veine
Peut charmer des Enfers la noire Souveraine ,
Et le terrible Dieu qu'on appelle Pluton ,

Daignez tout-puissant la Fontaine ,
Rendre au jour nostre Waler, au lieu d'Anacreon.

Puissiez-vous pousser la vie
plus loin que n'a fait Monsieur
Waler.

Que plus long-temps votre Muse agreable
Donne au public ses Ouvrages galants ;
Que tout chez vous puisse estre Conte & Fable,
Hors le secret de vivre heureux cent ans !

REPONSE DE MONSIEUR
*de la Fontaine , à Monsieur
de Saint-Evreumont.*

N I vos leçons , ni celles des neuf Sœurs,
N'ont sçû charmer la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs ,
Et ne sçaurois rien penser d'agréable.
Tout Rhumatisme , invention du Diable ;
Rend impotent & de corps & d'esprit.
Il m'a fallü , pour forger cet Ecrit,
Aller dormir sur la Tombe d'Orphée ;
Mais je dors moins que ne fait un Proscrit ,
Moy dont l'Orphée étoit le Dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux vers ,
A vostre prose & galante & polie.
Deux Dieux par leurs charmes divers ,
Ont d'agrémens vostre Lettre remplie :
Si celle-cy n'est autant accomplie ,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens ,
Le mal me tient , Hortense vous amuse.

Cette Déesse , outre tous vos talens ,
Vous est encore une dixième Muse.
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au Printemps.

Voilà , Monsieur , ce qui m'a
empêché de vous remercier
aussi tost que je le devois , de
l'honneur que vous m'avez fait
de m'écrire. Moins je meritois
une Lettre si obligeante , plus
j'en dois estre reconnoissant.
Vous me louiez de mes vers &
de ma morale , & cela de si
bonne grace que la morale a
fort à souffrir , je veux dire la
modestie.

L'Eloge qui vient de vous
Est glorieux & bien doux ,
Tout le monde vous propose
Pour modele aux bons Auteurs.
Vos beaux Ouvrages sont cause,

Que j'ay sceu plaire aux neuf Sœurs,
Cause en partie, & non toute;
Car vous voulez bien, sans doute,
Que j'y joigne les Ecrits
D'aucuns de nos beaux Esprits.
J'ay profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sçay qui fut son Maistre;
Que ce soit qui ce peut estre,
Vous estes tous trois les miens.

J'oubliois Maistre François,
dont je me dis encore le Disci-
ple, aussi-bien que celui de Maî-
tre Vincent, & celui de Maistre
Clement. Voilà bien des Maî-
tres pour un Ecolier de mon
âge. Comme je ne suis pas fort
sçavant en certain art de raille-
rie, où vous excellez, je pretens en

aller prendre de vous des leçons
sur les bords de l'Hippocrene ;
bien entendu qu'il y ait des Bou-
teilles qui rafraîchissent. Nous
serons entourez de Nymphes &
de Nourissons du Parnasse , qui
recüeilleront sur leurs Tablettes
les moindres choses que vous
direz. Je les vois d'icy qui ap-
prennent dans vôtre Ecole à
juger de tout avec penetration
& avec finesse.

Vous possédez cette science ,
Vos jugemens en font les regles & les loix ,
Outre certains Ecrits que j'adore en silence ,
Comme vous adorez Hortense & les deux Rois.

Au même endroit où vous
dites que vous voulez rendre
un culte secret à ces trois Puif-
sances , aussi-bien à Madame

Mazarin qu'aux deux Princes, vous me faites son portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, & en me donnant la liberté de me figurer des beautez & des graces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher, vous défiez en son nom la verité & la fable, & tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agreables & propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour si je me laissois rebutter par^{de} telles difficultez. Il faut vous représenter vôtre Heroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un genie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendrait mieux qu'à moy, que l'on a crû jus-

qu'icy ne ſçavoir representer que
des Animaux. Toutefois afin de
vous plaire , & pour rendre ce
Portrait le plus approchant qu'il
ſera poſſible , j'ay parcouru le
Pays des Mules, & n'y ay trou-
vé en effet que de vieilles ex-
preſſions que vous dites que l'on
mépriſe. De-là j'ay paſſé au
Pays des Graces, où je ſuis tom-
bé dans le même inconvenient.
Les Jeux & les Ris ſont encore
des galanteries rebattuës , que
vous connoiſſez beaucoup mieux
que je ne fais. Ainſi le mieux
que je puis faire eſt de dire tout
ſimplement que rien ne man-
que à vôtre Heroïne de ce qui
plaïſt , & de ce qui plaïſt un
peu trop.

Que vous diray-je davantage ?

Hortense eut du Ciel en partage

La grace , la beauté , l'esprit ; ce n'est pas tout ,

Les qualitez du cœur , ce n'est pas tout encore ;

Pour mille autres appas le monde entier l'adore ,

Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.

L'Angleterre en ce point le dispute à la France.

Vôtre Heroïne rend nos deux Peuples Rivaux.

O vous , le Chef de ses devots ,

De ses devots à toute outrence ,

Faites-nous l'Eloge d'Hortense.

Je pourrois en charger le Dieu du double Mont ,

Mais j'aime mieux Saint-Evremond.

Que direz-vous d'un dessein
qui m'est venu dans l'esprit ?
Puis que vous voulez que la
gloire de Madame Mazarin rem-
plisse tout l'univers , & que je
voudrois que celle de Madame
de Bouillon allast au-delà , ne
dormons ni vous ni moy que
nous

nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous Chevaliers de la Table Ronde ; aussi-bien est-ce en Angleterre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en nostre Equipage, & au haut de ces deux Tentes les deux Portraits des Divinitez que nous adorons.

Au passage d'un Pont , ou sur le bord d'un Bois ,
Nos Herauts publieront ce Ban à haute voix.

*Marianne sans pair , Hortense sans seconde ,
Veulent les cœurs de tout le monde.*

Si vous en estes crû , le parti le plus fort

Panchera du costé d'Hortense ;

Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord

Doit faire incliner la balance.

Hortense ou Marianne , il faut y venir tous ;

Je n'en sçay point de si profane

Qui d'Hortense évitant les coups ,

Ne cede à ceux de Marianne.

Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeur ,

Que sans égard à nostre ardeur ,

Il fasse le partage , à moins que des deux Belles.

Il ne puisse accorder les droits ,

Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles

Pour accorder ceux de deux Rois.

Nous attendrons le retour
des feuilles , & celui de ma santé ;
autrement il me faudroit cher-
cher en Litierie les aventures.
On m'appelleroit le Chevalier
du Rhumatisme , nom qui , ce
me semble , ne convient guere
à un Chevalier Errant. Autrefois
que toutes saisons m'étoient
bonnes , je me serois embarqué
sans raisonner.

Rien ne m'eust fait souffrir , & je crains toute
chose.

En ce point seulement je ressemble à l'Amour.
Vous sçavez qu'à sa Merc il se plaint un
jour

Du ply d'une feüille de Rose.

Ce ply l'avoit blefsé; par quels cris forcenez
Auroit-il exprimé sa plainte,
Si de mon Rhumatisme il eust senti l'atteinte?
Il eust esté puni de ceux qu'il a donnez.

C'est dommage que Monsieur
Waler nous ait quittez; il au-
roit esté du voyage. Je ne de-
vrois peut estre pas le faire en-
trer dans une Lettre aussi peu
serieuse que celle-cy. Je crois
toutefois estre obligé de vous
rendre compte de ce qui lui est
arrivé au-delà du Fleuve d'Ou-
bly. Vous regarderez cela com-
me un songe, si c'en peut estre
un; cependant la chose m'est

demeurée dans l'esprit comme je
vais vous la dire.

Les beaux Esprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Elisées;
Ils veulent tous en leurs Départemens
Waler pour hôte, Ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit. J'ay vos raisons pesées,
Cet homme sçut en quatre Arts exceller:
Amour, & Vers, Sageſſe, & Beauparler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son Domaine?
Sire Pluton, vous voilà bien en peine.
S'il possédoit ces quatre Arts en effet,
Celui d'Amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter, car quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous
dites de ma morale, & suis fort
aise que vous ayez de moy l'o-
pinion que vous en avez. Je ne
suis pas moins ennemi que vous
du faux air d'esprit que prend un

libertin. Quiconque l'affectera , je
lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un Livre ,

Mais la Raïson m'oblige à vivre

En sage Citoyen de ce vaste Univers ,

Citoyen qui voyant un monde si divers ,

Rend à son Auteur les hommages

Que meritent de tels Ouvrages.

Ce devoir acquité , les beaux vers , les doux sons ;

Il est vray sont peu necessaires ;

Mais qui dira qu'ils soient contraires

A ces éternelles leçons ?

On peut goûter la joye en diverses façons ;

Au sein de ses Amis répandre mille choses ,

Et recherchant de tout les effets & les causes ,

A table , au bord d'un bois , le long d'un clair

ruisseau ,

Raisonner avec eux sur le bon , sur le beau ,

Pourveu que ce dernier se traite à la legere ,

Et que la Nimphe ou la Bergere

N'occupe nostre esprit & nos yeux qu'en passant.

Le chemin du cœur est glissant

Sage Saint-Evremont , le mieux est de m'en taire ,
Et sur tout n'estre plus Croniqueur de Cythère ,

Logeant dans mes vers les Cloris ,

Quand on les chasse de Paris.

On va faire embarquer ces Belles ,

Elles s'en vont peupler l'Amerique d'Amours.

Que maint Auteur puisse avec elles ,

Passer la Ligne pour toujours ;

Ce seroit un heureux passage.

Ah ! si tu les suivois , tourment qu'à mes vieux
jours

L'Hiver de nos climats promet pour appanage ?

Croy moy, triste tourment , consens à nostre adieu,

En ma faveur change de lieu ,

Déloge enfin , ou dis que tu veux estre cause

Que mes vers comme toy deviennent mal plaisans.

S'il ne tient qu'à ce point, bien-tost l'effort des ans

Fera sans ton secours cette metamorphose ;

De bonne heure il faudra s'y resoudre sans toy.

Sage Saint-Evremont , vous vous mocquez de moy.

De bonne heure , est-ce un mot qui me convienne

encore ,

A moy qui tant de fois ay vû naistre l'Aurore,
Et de qui les Soleils se vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend ?

Madame de la Sabliere se
tient extrêmement honorée de
ce que vous vous estes souvenu
d'elle, & m'a prié de vous en
remercier. J'espere que cela me
tiendra lieu de recommandation
auprès de vous, & que j'en ob-
tiendray plus aisément l'hon-
neur de vostre amitié. Je vous
la demande, Monsieur, & vous
prie de croire que personne n'est
plus veritablement que moy,
Vostre, &c.

A Paris ce 18. Decembre 1687.

SUR UN PORTRAIT
DU ROY.

A L'air de ce Heros , Vainqueur de tant
d'Etats ,

On croit du monde entier considerer le Maistre ;
Mais s'il fut assez grand pour meriter de l'estre ,
Il le fut encor plus de ne le vouloir pas.



A LEURS ALTESSES SERENISSIMES
MADEMOISELLE
DE BOURBON,
ET MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTY.

Hymenée & l'Amour vont conclure un Traité,
Qui les doit rendre Amis pendant longues
années.

BOURBON, jeune Divinité,

CONTY, jeune Heros, joignent leurs destinées.

CONDE' l'avoit, dit-on, en mourant souhaité;

Ce Guerrier qui transmet à son Fils en partage

Son esprit, son grand cœur, avec un héritage

Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser;

Contemple avec plaisir de la Voute Etherée,

Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,

Que LOUIS aux Condé ne peut rien refuser.

Hymenée est vêtu de ses plus beaux arours.

Tout rit autour de lui , tout éclate de joye.

Il descend de l'Olimpe environné d'Amours ,

Dont C O N T Y doit estre la proye ,

Venus à B O U R B O N les envoie ,

Ils avoient l'air moins attrayant

Le jour qu'elle sortit de l'onde ,

Et rendit surpris nostre monde ,

De voir un peuple si brillant.

Le Chœur des Muses se prepare ,

On attend de leurs Nourrissans

Ce qu'un talent exquis & rare

Fait estimer dans nos chansons.

Apollon y joindra ses sons ,

Lui-même il apporte sa Lyre.

Déjà l'Amante de Zephire

Et la Déesse du Matin ,

Des dons que le Printemps étale

Commencent à parer la Sale

Où se doit faire le Festin.

O vous ! pour qui les Dieux ont des soins si pressans.

B O U R B O N aux charmes tout-puissans ,

Ainsi qu'à l'ame toute belle ,

CONTY par qui sont effacez

Les Heros des siecles passez ,

Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.

Vous possédez tous deux ce qui plaist plus d'un
jour ,

Les Graces & l'Esprit , seuls soutiens de l'Amour,

Dans la Carriere aux Epoux assignée ,

Prince & Princesse, on trouve deux chemins;

L'un de tiedeur, commun chez les humains,

La passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point , c'est un estat bien doux ,

Mais peu durable en nostre ame inquiete.

L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite ,

L'Amant alors se comporte en Epoux.

Ne sçauroit-on établir le contraire ,

Et renverser cette maudite Loy ?

Prince & Princesse , entreprenez l'affaire ,

Nul n'osera prendre exemple sur moy.

De ce conseil faites experience ,

Soyez Amans fidelles , & constans.

S'il faut changer , donnez-vous patience ,
Et ne soyez Epoux qu'à soixante ans.

Vous ne changerez point , écoutez Calliope ;
Elle a pour vostre hymen dressé cet horoscope.

Pratiquer tous les agrémens
Qui des Epoux font des Amans ,
Employer sa grace ordinaire ,
C'est ce que C O N T Y sçaura faire
Rendre Conti le plus heureux ;
Qui soit dans l'Empire Amoureux ,
Trouver cent moyens de lui plaire ,
C'est ce que B O U R B O N sçaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour,
Qu'il naistroit d'eux un jeune Amour ,
Plus beau que l'Enfant de Cytere ,
En un mot semblable à son Pere.
'Former cet Enfant sur les traits
Des modèles les plus parfaits ,
C'est ce que B O U R B O N sçaura faire ;
Mais de nous priver d'un tel bien ,
C'est à quoy B O U B R O N n'entend rien.

F A B L E.

Le Roy, le Milan, & le Chasseur.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE CONTY.

C Ommes les Dieux sont bons, ils veulent que
les Rois

Le soient aussi, c'est l'indulgence

Qui fait le plus beau de leurs droits,

Non les douceurs de la vengeance.

Prince, c'est vôtre avis ; on sçait que le couroux

S'éteint en vôtre cœur si-tost qu'on l'y voit naître ;

Achille, qui du sien ne pût se rendre maistre,

Fut par là moins Heros que vous.

Ce titre n'appartient qu'aux bienfaicteurs des
hommes,

L'Age d'Or en fit voir quelques-uns icy bas.

Peu de Grands sont nez tels, en cet âge où nous
sommes,

L'Univers leur sçait gré du mal qu'ils ne font pas.
Ils devroient de bonté nous donner plus d'exemples;
Car la valeur chez eux s'acquiert assez de Temples,
Vous avez l'un & l'autre, & ces dons précieux
Font qu'il n'est point d'honneurs où vôtre cœur
n'aspire ;

Je sçais qu'on vous attend dans le Palais des
Dieux ,

Un siecle de sejour icy vous doit suffire.
Himen veut sejourner tout un siecle chez vous.

Puissent les plaisirs les plus doux

Vous composer des destinées ,

Par ce temps à peine bornées !

Et la Princeesse, & vous , n'en meritez pas moins.

J'en prens ses charmes pour témoins ,

Pour témoins j'en prens les merveilles

Par qui le Ciel , pour vous prodigue en ses presens,

Des qualitez qui n'ont qu'en vous seul leurs
pareilles ,

Voulut orner ses jeunes ans.

BOURBON d'un rare esprit ses graces assai-
sonne ,

Le Ciel joignit en sa personne

Ce qui sçait la faire estimer ,

A ce qui sçait la faire aimer.

Il ne m'appartient pas de dire vôtre joye :

Je m'en tais donc, & vais rimer

Ce que fit un Oyseau de Proye.

Je change un peu la chose. Un peu ? J'y change
tout ;

La Critique en cela me va pousser à bout ;

Car c'est une étrange femelle.

Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle.

Elle va m'alleguer que tout fait est sacré,

Je n'en disconviens pas, & me sçay pourtantgré,

D'alterer celui-cy, c'est à cette licence

Que je dois l'acte de clemence,

Par qui je donne aux Rois des leçons de bonté.

Tous ne ressembtent pas au nostre,

Le monde est un Marchand mêlé,

L'on y voit de l'un, & de l'autre.

Icy bas le beau ni le bon

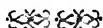
Ne sont estimez tels, que par comparaison.

LOUIS seul est incomparable.

L iiii

Je ne lui donne point un éloge affecté,
 L'on sçait que j'ay toujours entremêlé la Fable
 De quelque trait de verité.

Revenons à l'Oyseau, le fait est memorable.



Un Milan de son nid antique possesseur,
 Estant pris vif par un Chasseur,
 D'en faire au Prince un don cet homme se propose.
 La rareté du fait donnoit prix à la chose;
 L'Oyseau par le Chasseur humblement présenté,
 (Si ce Conte n'est apocrife)
 Va tout droit imprimer sa griffe
 Sur le nez de Sa Majesté.

Quoy, sur le nez du Roy ? Du Roy même en
 personne.

Peut-estre il n'avoit lors ni Sceptre ni Couronne,
 Quand il en auroit eu, ç'auroit esté tout un.
 Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.
 Dire des Courtisans les clameurs & la peine,
 Seroit se consumer en efforts impuissans.
 Le Roy n'éclata point : les cris sont indecens
 A la Majesté souveraine.

L'Oyseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.

Son Maître le rappelle , & crie & se tourmente ,
Chacun s'empresse , & tous en vain.

On crut que jusqu'au lendemain
Ce maudit animal à la serre insolente ,
Nicheroit là malgré le bruit ,

Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit ,
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.

Il quitte enfin le Roy , qui dit , laissez aller
Ce Milan , & celui qui m'a cru regaler.

Ils se sont acquitez tous deux de leur office ;
L'un en Milan , & l'autre en Citoyen des Bois.
Pour moy qui sçais comment doivent agir les
Rois.

Je les affranchis du supplice.

Et la Cour d'admirer , & Courtisans ravis
D'admirer de tels traits , par eux si mal suivis.
Bien peu , même des Rois , prendroient un tel
modele ,

Et le Veneur l'échapa belle ,
Coupable seulement , tant lui que l'animal ,

D'ignorer le danger d'approcher trop le Maître :

Ils n'avoient appris à connoître

Que les Hostes des Bois ; Etoit-ce un si grand mal ?

Si je craignois quelque censure

Je citerois Polpay touchant cette avanture ,

Ses recits en ont l'air : il me feroit aisé

De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.

Là , nulle humaine creature

Ne touche aux animaux pour leur sang épancher ,

Le Roy même feroit scrupule d'y toucher.

Sçavons-nous , disent-ils , si cet Oyseau de Proye

N'étoit point au Siege de Troye.

Peut-estre y tint-il lieu de Prince ou de Heros ;

Des plus hupez , & des plus hauts.

Ce qu'il fut autrefois , il pourra l'estre encore.

Nous croyons , après Pitagore ,

Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;

Tantost Milans , tantost Pigeons ,

Tantost humains , qui volatilles

Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons

L'accident du Chasseur , voicy l'autre maniere.

Un certain Fauconnier ayant pris , ce dit-on ,

A la chassé un Milan , ce qui n'arrive guere ,

En voulut au Roy faire un don

Comme de chose singuliere.

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ,

C'est le *non plus ultra* de la Fauconnerie.

Ce Chasseur perce donc un gros de Courtisans

Plein de zele , échauffé s'il le fut de sa vie.

Par ce parangon des presens

Il croyoit sa fortune faite ,

Lorsque sur ce Chasseur l'animal se rejette ;

Et de ses ongles tout d'acier ,

Sauvage encore & tout grossier ,

Hape le nez du pauvre Sire.

Lui de crier , chacun de rire ,

Monarque & Courtisans ; qui n'eust ry : quant à

moy

Je n'en eusse quitté ma part pour un Empire.

Qu'un Pape rie , en bonne foy

Je ne l'ose assurez ; mais je tiendrois un Roy

Bien malheureux s'il n'osoit rire ,

C'est le plaisir des Dieux. Jupiter rit aussi ,
Bien qu'Homere en ses vers lui donne un noir
soucey ,

Ce Poëte assure en son Histoire ,
Qu'un Ris inextinguible en l'Olimpe éclata ,
Petit ni grand n'y résista ,
Quand Vulcain clopinant s'en vint verser à boire ;
Que le peuple immortel fust assez grave ou non ;
J'ay changé mon sujet avec juste raison ;

Car puis qu'il s'agit de morale ,
Que nous eust du Chasseur l'aventure fatale ,
Enseigné de nouveau ? L'on a veu de tout
temps

Plus de sots Fauconniers , que de Rois indulgens.



A MONSIEUR
L'ABBE' VERGER,
A BOIS-LE-VICOMTE.

C'Est pitié, Monsieur, que de nous autres pauvres mortels. Je trouve heureuse Madame d'Hervart, de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaist. Nous ne lui ressemblons guere en cela ; & avons beau nous munir de preservatif contre l'attaque des passions ; elles nous emportent à la premiere occasion qui se presente, comme si nous n'avions fait resolution aucune de leur resister.

Voilà un commencement bien moral ; je ne sçay si la suite sera pareille. Qu'avoit affaire Monsieur d'Hervart de s'attirer la visite qu'il eut Dimanche ? Que ne m'avertissoit-il ? Je lui aurois représenté la foiblesse du personnage , & lui aurois dit que son tres-humble serviteur estoit incapable de resister à une fille de quinze ans , qui a les yeux beaux , la peau delicate & blanche , les traits de visage d'un agrément infini , une bouche & des regards , je vous en fais Juge ; sans parler de quelques autres merveilles sur lesquelles Monsieur d'Hervart m'obligea de jeter la veuë. Que ne me fit-il la description toute entie-

re de Mademoiselle de Beaulieu ?

Je serois parti avant le dîner ;
je ne me serois pas détourné
de trois lieuës comme je fis ,
ni n'aurois esté comme un Idiot
me jetter dans Louvres , c'est à
dire dans un village qui n'en
est éloigné que d'un quart de
lieuë , plus loin de Paris que
n'en est le Bois-le-Vicomte. La
pluye me fit arrester près de
deux heures à Auney. J'étois en-
core à cheval qu'il estoit près
de dix heures. Un Laquais , le
seul homme que je rencontray ,
m'apprit de combien j'avois
quité la vraie route , & me re-
mit dans la voye en dépit de
Mademoiselle de Beaulieu , qui
m'occupoit tellement que je ne

longeois ni à l'heure ni au chemin, mais cela ne servit de rien. Il fallut gister au village. Vous voyez, Monsieur, que sans la visite qu'elle nous fit, je n'aurois pas eu un gîte dont il plaise à Dieu vous préserver. J'eus beau dire l'Oraison de Saint Julien. Mademoiselle de Beaulieu fut cause que je couchay dans un malheureux Hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions & en rêveries, dont on fait des contes par tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaît, à la Compagnie l'Iliade de mes malheurs; non que je veuille vous attrister. Quand je le voudrois, on ne plaint guere les gens

gens de mon âge qui retombent dans ces erreurs.

Ma Lettre vous fera rire.

Je vous entens déjà dire ,

Cet homme n'est-il pas fou

Dans l'entreprise qu'il tente ?

Il est plus près du Perou ,

Qu'il n'est du cœur d'Amarante.

Vous aurez raison de parler
ainsi, j'en conviens.

Amarante est jeune & belle ,

Je suis vieux sans être beau ,

Et vais pour quelque rebelle

M'embarquer tout de nouveau.

Plus je songe en mon cerveau ,

De combien peu d'apparence

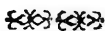
Seroit pour moy l'esperance

De la toucher quelque jour ,

Plus je vois que c'est folie

M

D'aymer fille si jolie,
Sans estre le Dieu d'Amour.



Amarante & le Printemps,
Ont un air qui se ressemble.
Voicy comme je pretens
Que l'on les compare ensemble.
Par les Lis premierement
J'entâme ce parallele,
Soupçonnant aucunement
Ceux qu'Amarante recelle.
Je suis trompé si son Sein
N'en est un plein magazin.
Le mal est que ce sont choses,
Pour vous & moy lettres closes,
Nous soinnies simples mortels,
Il faut offrir des Autels
A ces Lis, nul Diadème
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher;
Et crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,

N'en auroit pas le credit ;
Sans l'himen & son attache.
Ces endroits delicieux
Pour nos mains , & pour nos yeux ,
Ne sont pas faits , que je sçache.
Que ne suis-je de ces Dieux
Nommez Rois en ces bas lieux !
Bien-tost par moy ces deux titres
A la Belle dedicz ,
Se verroient mis à ses pieds ;
Et vous , bien-tost vous auriez
Le revenu de deux Mittres.
L'une est Saint Germain des Prez ,
L'autre , Saint Denis en France.
Voilà vostre Reverence
Ayant musique , où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opera.
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnestes personnes ,
C'est à vous sagement fait.
Helas ! ce n'est qu'un souhait ,
Vostre table est renversée ;

Vostre marmitte est cassée.
Peu chanceux , & vous & moy ,
Nous n'avons eu de nos vies ,
Moy , l'encolure d'un Roy ,
Ni vous celle en bonne foy
D'un homme à deux Abbayes.
Pour revenir à nos Lis ,
Ils font relevez de Rosés ,
Ceux-là tout nouveaux fleuris ,
Celles-cy fraiches écloses.
Icy la comparaïson
De la nouvelle saison.
Cloche un peu , je vous l'avouë ;
Et la beauté que je louë ,
Par ces trefors éclatans ,
Fait honte à ceux du Printemps.
Comment pourrois-je décrire
Des Regards si gracieux ?
Il semble à voir son sourire
Que l'Aurore ouvre les Cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur perseverante.

Adieu volages amours ,
Selon l'objet la constance.
Celui-cy , j'en ay croyance ,
M'arrestera pour toujours.
Si ceci plaist à la Belle ,
Dites-lui que les neuf Sœurs
Me font reserver pour elle
Encore d'autres douceurs.
Cette Saison printanniere ,
Ne fera pas la derniere
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à la Cour
De cette jeune Bergere.
Une autrefois je l'espere ,
Je ferai , moyennant Dieu ,
Quelque Reine de Cythere ,
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ay pas besoin de vous
exhorter à prendre la chose un
peu moins tragiquement que

ne le comporte mon avanture ;
il me semble même que ces
vers là ne sont nullement tra-
giques. Vous pouvez vous mo-
quer de moy tant qu'il vous
plaira , je vous le permets , &
si cette jeune Divinité qui est
venuë troubler mon repos , y
trouve un sujet de se divertir ,
je ne lui en sçauray point mau-
vais gré. A quoy servent les
Radoteurs , qu'à faire rire les
jeunes filles ? Adieu, Monsieur ,
je suis tout à vous.

A Paris le 4. Juin 1688.



*REPONSE DE MONSIEUR
l'Abbé Verger , à Monsieur
de la Fontaine.*

N'EN foyez point en peine , Monsieur , le recit de vos malheurs n'a point fait verser des larmes. On a eu là-dessus toute la fermeté que vous pouviez souhaiter, & il n'est pas jusqu'à Madame d'Hervart , qui toute bonne qu'elle est n'en ait esté fort divertie. Enfin tout le monde en a ry , & personne n'en a esté surpris.

Que vous vous trouviez enchanté

D'une Beauté jeune & charmante ,

L'avanture est peu surprenante.

Quel âge est à couvert des traits de la beauté?

Ulysse au beau parler , non moin vieux , non moins
sage

Que vous pouvez l'estre aujourd'hui ,

Ne se vit-il pas malgré lui

Arresté par l'Amour sur maint & maint rivage ?

Qu'en quittant cet objet dont vous estes épris ,

Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris ,

L'accident est encor moins rare :

Hé ! qui pourroit estre surpris

Lors que la Fontaine s'égare ?

Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'er-
reurs ,

Mais d'erreurs pleines de sagesse.

Les plaisirs l'y guident sans cesse

Par des chemins semez de fleurs.

Les soins de sa famille ou ceux de sa fortune ,

Ne causent jamais son reveil.

Il laisse à son gré le Soleil

Quitter l'Empire de Neptune ,

Et dort tant qu'il plaist au Sommeil.

Il se levé au matin sans sçavoir pourquoi faire :

Il se promene , il va , sans dessein , sans sujet ,

Et

Et se couche le soir sans sçavoir d'ordinaire ,

Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne seulement, Monsieur , que vous ne vous soyiez égaré que de trois lieuës. Selon l'ordre vous deviez aller sur la même ligne tant que terre & vostre Cheval auroient pû vous porter , & cette presence d'esprit doit vous justifier entièrement des distractions dont on vous accuse. En parlant d'Ulisse, je fais reflexion que le titre d'Odisée conviendrait peut estre mieux à vos aventures que celui d'Iliade que vous leur donnez. En effet les Erreurs de ce Heros ne me paroissent pas avoir peu de rapport avec vostre voyage, &

N

je ne trouverois qu'une difference entre Ulysse & vous.

Ce Heros s'exposa mille fois au trepas,
Il parcourut les Mers presque d'un bout à l'autre,
Pour chercher son Epouse & revoir ses appas.

Quels perils ne courriez-vous pas,
Pour vous éloigner de la vôtre ?

Mais la difference est petite,
& il falloit bien que cette comparaison eust la destinée de toutes les autres, c'est à dire, qu'elle clochast un peu. Vous estes bien plus juste dans les vostres. Celle du Printemps est charmante, & celle de l'Aurore est precieuse, & riante au possible. Enfin l'une & l'autre sont telles qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me

doute fort qu'une Dame & une
Demoiselle qui sont icy, ne les
ont point regardées sans envie.
C'est chose étrange dans ce sexe
que l'ambition d'estre la plus
belle ; mais vous avez bon
moyen de vous mettre en
grace.

De vostre Muse ravissante

Les chants, les discours seducteurs,

Appaiseront par leurs charmes flatteurs

Cette tempeste menaçante.

Un encens bien moins précieux

Que n'est celui que vôtre main presente,

A mille fois flechi la colere des Dieux.

Après tout , Monsieur, c'est
bien le moins que je vous doive
pour vos presens , que de vous
en remercier. Vous estes le pre-

mier homme du monde pour
les Châteaux en Espagne , &
puis que vos rêveries sont si
agréables , je ne m'étonne plus
que vous vous y plaissiez tant.
C'est un mal qui se communi-
que , & je vous avouë qu'en li-
sant vôtre Lettre je n'ay pû me
défendre d'y tomber.

 Tout indigne que je me sens
 Des biens que m'ont donné vos songes ,
J'ay quelque temps abandonné mes sens
A de si doux & si plaisans mensonges.

 Déjà mon esprit prévenu
De vos riches bienfaits regloit le revenu.

 Déjà dressant des Equipages ,
Et digne Nourrison de l'aïse & du sommeil ,
Je me trouvois le teint plus frais & plus vermeil.

 Je me trouvois d'autres vertus encore ,
Vertus d'un Abbé seulement ,
Et que tout autre humain ignore ;

Mais enfin en moins d'un moment ,

La raison qui nous sert bien moins à nous con-
duire

Qu'à nous persécuter toujours cruellement,

Est venue à mes yeux détruire

Du faiste jusqu'au fondement ,

Un édifice si charmant.

Je n'ay pourtant pas tout
perdu , & de tout cela il me
reste une chose que j'estime
infiniment. C'est le plaisir de
sçavoir que vous me voulez du
bien , & que vous avez en
quelque maniere pour moy
les sentimens que j'ay pour
vous.

J'ay fait voir vostre Lettre à
Mademoiselle de Beaulieu. Sa
jeunesse & sa modestie ne lui
ont pas permis de dire ce qu'elle

en pensoit ; mais je ne doute point que des douceurs si bien apprestées ne l'ayent touchée comme elles doivent. Monsieur & Madame d'Hervart, & Mademoiselle de Gouvernet, m'ont chargé de vous faire leurs complimens. Vostre Lettre leur a fait un plaisir infini, & je pense que la campagne qu'ils aiment déjà tant, les charmeroit bien davantage s'ils y estoient souvent regalez de semblables lectures. Adieu, Monsieur, je suis tout à vous.



L E S

Q U I P R O Q U O.

DAme fortune aime souvent à rire,
Et nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où nôtre cœur aspire,
D'un *quiproquo* se plaist à nous payer.
Ce sont ses jeux, j'en parle à juste cause.
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
Cloris & moy nous nous aimions d'amour;
Au bout d'un an la Belle se dispose
A me donner quelque soulagement,
Foible & léger, à parler franchement.
C'étoit son but : mais quoy qu'on se propose,
L'occasion & le discret Amant
Sont à la fin les maistres de la chose.
Je vais un soir chez cet objet charmant,
L'Epoux estoit aux champs heureusement,
Mais il revint la nuit à peine close.
Point de Cloris : le dédommagement

Fut que le fort en sa place suppose
Une Soubrette à mon commandement.
Elle paya cette fois pour la Dame,
Disons un troc, ou reciproquement
Pour la Soubrette on employa la Femme,
De pareils traits tous les livres sont pleins.
Bien est-il vray qu'il faut d'habiles mains
Pour amener chose ainsi surprenante ;
N'est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer & sans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle Enfant, joueur de passe-passe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau
Fait de ces tours, celui-là du berceau
Leve la paille à l'égard du Bocacé ;
Car quant à moy, ma main pleine d'audace
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la sienne a bien executé.
Or il est temps de finir ma preface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les *quiproquo* de Fortune & d'Amour.
On ne peut mieux établir cette chose

Que par un fait à Marseille arrivé,
Tout en est vray, rien n'en est controuvé.
Là Clidamant que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fust en l'Univers.
L'honnesteté, la vertu de la Dame;
Sa gentillesse, & même sa beauté,
Devoient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut, le diable est bien habile,
Si c'est adresse & tour d'habileté,
Que de nous tendre un piège aussi facile
Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.
Près de la Dame estoit une personne,
Une Suivante ainsi qu'elle mignonne,
De même taille & de pareil maintien,
Gente de corps, il ne lui manquoit rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'avantures.
La Dame avoit un peu plus d'agrément,
Mais sous le masque on n'eust sceu bonnement
Laquelle élire entre ces creatures.
Le Marseillois, Provençal un peu chaud,

Ne manque pas d'attaquer au plustost
Madame Alix ; c'estoit cette Soubrette.
Madame Alix , encor qu'en peu coquette ,
Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptez clair & net ,
Payer ainsi des marques de tendresse :
(En la Suivante) estoit , veu le pays ,
Selon mon sens un fort honneste prix.
Sur ce pied-là qu'eust cousté la Maistresse ?
Peut-être moins ; car le hazard y fait.
Mais je me trompe , & la Dame estoit telle ,
Que tout Amant , & tant fust-il parfait ,
Auroit perdu son latin auprès d'elle :
Ni dons , ni soins , rien n'auroit réussi.
Devrois-je y faire entrer les dons aussi ?
Las ! ce n'est plus le siecle de nos peres.
Amour vend tout , & Nimphes & Bergeres ;
Il met le taux à maint objet divin
C'estoit un Dieu , ce n'est qu'un Eschevin.
O temps ! ô mœurs ! ô coûtume perverse !
Alix d'abord rejette un tel commerce ,
Fait l'irritée , & puis s'appaïse enfin ,

Change de ton , dit que le lendemain,
Comme Madame avoit dessein de prendre
Certain remede, ils pourroient le matin
Tout à loisir dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit , ainsi fut arrêté ;
Et la Soubrette ayant le tout conté
A sa Maistresse , aussitost les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoistroit rien ,
Tant la Suivante avoit l'air de la Dame ;
Puis supposé qu'il reconnust la Femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien ?
Elle auroit lieu de lui chanter sa gâme.
Le lendemain par hazard Clidamant ,
Qui ne pouvoit se contenir de joye ,
Trouve un Amy , lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ses desirs envoie.
Quelle faveur ! Non qu'il n'eust bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu ,
Les cent écus lui faisoient quelque peine.
L'Amy lui dit , Hé bien soyons chacun
Et du plaisir & des frais en commun.

L'Epoux n'ayant alors sa bourse pleine,
Cinquante écus à sauver étoient bons.
D'autre costé communiquer la belle,
Quelle apparence ! y consentiroit-elle ?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons,
Se tairoient-ils d'une telle fortune ?
Et devoit-on la leur rendre commune ?
L'Amy leva cette difficulté,
Représentant que dans l'obscurité
Alix seroit fort aisément trompée.
Une plus fine y seroit attrapée.
Il suffiroit que tous deux tour à tour
Sans dire mot ils entraissent en lice,
Se remettant du surplus à l'amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuiroit ;
Madame Alix sans manquer le prendroit
Pour un effet de crainte & de prudence,
Les murs ayant des oreilles (dit-on)
Le mieux estoit de se taire ; à quoy bon
D'un tel secret leur faire confidence ?
Les deux galans ayant de la façon

Reglé la chose , & disposez à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit :
Chez le mary d'abord ils se vont rendre.
Là dans le lit l'Epouse encore estoit.
L'Epoux trouva près d'elle la Soubrette ,
Sans nuls atours qu'une simple cornette ,
Bref en état de ne lui point manquer.
L'heure arriva ; les Amis contesterent
Touchant le pas , & long-temps disputerent.
L'Epoux ne fit l'honneur de là maison ;
Tel compliment n'estant là de saison.
A trois beaux dez pour le mieux ils reglerent
Le precursor ainsi que de raison.
Ce fut l'amy ; l'un & l'autre s'enferme
Dans cette cave attendant de pied ferme
Madame Alix qui ne vient nullement.
Trop bien la Dame en son lieu s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre , on entre , & sans retardement ,
Sans lui donner le temps de reconnoître
Cecy , cela , l'erreur , le changement ,
La difference enfin qui pouvoit estre

Entre l'Epoux & son Associé,
Avant qu'il pût aucun change paroître,
Au Dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux Amy n'eut pas toute la joye
Qu'il auroit eüe en connoissant sa proye.
La Dame avoit un peu plus de beauté;
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette scène achevée.
Que l'autre Acteur par la prompte arrivée
Jetta la Dame en quelque étonnement;
Car comme Epoux, comme Clidamant même,
Il ne montrait toujours si frequemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excez de fureur
A la Soubrette, & la Dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa penséc.
La fête estant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'Associé des frais & du plaisir
S'encourt en-haut en certain vestibule:
Mais quand l'Epoux vit sa Femme monter,
Et qu'elle eut veu l'Amy se presenter,

On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise eurent les pauvres gens.
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
De composer leur mine & leur visage.
L'Epoux vit bien qu'il falloit estre sage,
Mais sa Moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris, femmes sçavent mentir.
La moins habile en connoit la science.
Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent :
Plaignant l'Epoux, & le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout sur son compte :
Tout cela n'est que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ay veu les gens mouvoir
Deux questions ; l'une, c'est à sçavoir
Si l'Epoux fut du nombre des confreres,
A mon avis n'a point de fondement,
Puisque la Dame & l'Amy nullement
Ne pretendoient vacquer à ces misteres.
L'autre point est touchant le talion,
Et l'on demande en cette occasion
Si pour user d'une juste vengeance,

Pretendre erreur & cause d'ignorance
A cette Dame auroit esté permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La Dame fut toujourns inconsolable,
Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudroit nullement consoler.
J'en connois bien qui n'en feroient que rire.
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.



*VERS A LA MANIERE
de Neuf-Germain sur la
prise de Philisbourg.*

VA chez le Turc & le Sophi ,
Musc , & dis de Tir à Cadis ,
Que malgré la Ligue d'Ausbourg
MONSEIGNEUR a pris Philisbourg.



Tu pourras jurer par ma fy ,
C'est le digne heritier des Lis.
Comment Diable , il prend comme un
Bourg
L'inexpugnable Philisbourg !



Seize jours au Siege ont suffi ,
D'autres Guerriers y sont vieillis.
Ce premier labour ou labour ,
Donne à la France Philisbourg,



Le Dieu du Rhin en a dit , Fy ,
O

Je sens les Corps ensevelis
Et non le Bois de Calambourg,
Le long des murs de Philisbourg.



Staremborg d'orgueil tout bouffi,
Nous donnoit trois mois accomplis,
Avant qu'ouir sur le Tambour
La chamade dans Philisbourg.



Il s'est trompé dans son défy,
Nos quartiers vont estre establis
Sur mainte Ville, & maint Fauxbourg.
Par-la prise de Philisbourg.



Ma foy, l'Empire est déconfi,
Si bien-tost ne sont démolis
Par la Paix les murs de Fribourg,
Et l'imprenable Philisbourg.

B A L A D E,

SUR LE NOM DE

LOUIS LE HARDY,

*Que les Soldats ont donné à
MONSEIGNEUR, pendant
le Siege de Philisbourg.*

U N de nos Fantassins tres-bon , nommé
la Fleur ,

Du titre de Hardy baptisant MONSEIGNEUR,

Le fera sous ce nom distinguer dans l'Histoire.

Ce Soldat par chacun fut d'abord applaudy ,

Le Prince & son Parrain feront dire à leur gloire,

LOUIS le bien nommé c'est LOUIS LE HARDY.



D'un pareil nom de guerre on traitoit les neuf

Preux ,

Nostre jeune Heros le merite mieux qu'eux ;

O ij

J'aime les Sobriquets qu'un Corps-de-Garde
impose ;

Ils conviennent toujours ; & quant à moy je dy ,
Pour ajouter encor quelque lustre à la chose ,

LOUIS le bien nommé c'est LOUIS LE HARDY.



Adam qui sur les Fonds tint les Estres divers
Dont il plust au Seigneur de peupler l'Univers ,
Adam, Parrain bannal de toutes ces Familles ,
Et qui n'imposoit pas le nom en étourdi ,
N'y rencontroit pas mieux que nos braves Sou-
drilles.

LOUIS le bien nommé c'est LOUIS LE HARDY.

E N V O Y.

L'homme n'engendre guere à soixante & dix ans.

Si le cas arrivoit comme à certaines gens ,

J'irois à ce Soldat , & sans tant de mystere ,

Tout autre choix à part , je dirois, Kadedi ,

Viens tenir mon Enfant , tu seras mon Compere ,

LOUIS le bien nommé c'est LOUIS LE HARDY.

L E S O N G E

P O U R

MADAME LA PRINCESSE
D E C O N T Y.

LA Déesse Conty m'est en songe apparüe :
Je la crus de l'Olimpe icy bas descendüe,
Elle étaloit aux yeux tout un monde d'attraits ,
Et menaçoit les cœurs du moindre de ses traits.
Fille de Jupiter , m'écriai-je à sa veüe ,
On reconnoist bien-tost de quel Sang vous sortez ,
L'air , la taille , le port , un amas de beautez ,
Tout excelle en C O N T Y , chacun lui rend les
armes ,
Sa presence en tous lieux fera dire toujours ,
Voilà la Fille des Amours ,
Elle en a la grace & les charmes.
On ne dira pas moins en admirant son air ,
C'est la Fille de Jupiter.

Quand Morphée à mes sens presenta son Image,
Elle alloit en un Bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux ; ses regards & son port
Remplissoient en chemin les cœurs d'un doux
transport.

Le Songe me l'offrit par les Graces parée.
Telle aux nopces des Dieux ne va point Citerée.
Telle même on ne vit cette Fille des Flots,
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
CONTY me parut lors mille fois plus legere,
Que ne dansent au Bois la Nimphe & la Bergere.
L'herbe l'auroit portée ; une fleur n'auroit pas
Receu l'empreinte de ses pas.

Elle sembloit raser les airs à la maniere
Que les Dieux marchent dans Homere.
Cecy n'est-il point trop sçavant ?

Des Eruditions la Cour est ennemie,
Même on les voit assez souvent
Rebuter par l'Academie.

Helas ! en cet endroit mon songe fut trop court,
Je sentis effacer de si douces Images,
Et la Nuit ramenant les entretiens du Jour

Je me representai de perfides courages.

Je ramassai les bruits que de divers endroits ,

Vient répandre chez nous la Déesse aux cent
voix ,

Qui du Songe inventeur imite les ouvrages.

Morphée accompagné de ses plus noirs Demons ,

Me peignit cent Etats broüillez en cent façons.

A C O N T Y succeda ce que fait l'Angleterre.

Je ne vis qu'un cahos plein d'appareils de guerre.

Que les Enfans de Mars ont un different air

De la Fille de Jupiter !

Songe ; par qui me fut son Image tracée ,

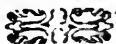
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma pensée ?

En finissant trop tost vous causez trop d'ennuis.

Faites de vos faveurs un plus juste partage ,

Et revenez toutes les nuits ,

Où durez un peu davantage.



POUR LE PORTRAIT
DE MONSIEUR BERTIN.

CES Dessesins à BERTIN, des beaux Arts
Protecteur,

Sont dediez avec justice :

Le portrait & le nom de leur adorateur,
Convienent à leur frontispice.



Ce juste admirateur des desseins de la Fage,
D'un Auteur si parfait multipliant l'ouvrage,
En va rendre le fruit desormais plus commun.
Il veut que son Heros devienne aussi le nôtre,
Et que le monde entier puisse apprendre de l'un,
Par les soins que s'est donné l'autre,

A U T R E.

Ce juste admirateur des desseins de la Fage,
En vous donnant leur assemblage,
Fournit des leçons à chacun.

Il veut que son Heros devienne aussi le nôtre,
Et que l'on doive aux soins de l'un,
Les fruits des ouvrages de l'autre.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC
DE VANDOSME.

PRINCE vaillant, humain, & sage,
Avoûez-nous que l'assemblage
De ces trois bonnes qualitez,
Vaut mieux que trois Principautez.
Force Grands pensent d'autre sorte,
S'ils ont raison je m'en rapporte,
Mais je soutiens encore un point,
C'est que souvent ils ne l'ont point.
Sans traiter icy cette affaire,
Comment, Seigneur, pouvez-vous faire ?
Vous plaignez les Peuples du Rhin.
D'autre côté le Souverain,

P

Et l'intérêt de vôtre gloire,
Vous font courir à la Victoire.
Vous n'aimez que guerre & combats,
Même au sang trouvez des appas.
Rarement voit-on, ce me semble,
Guerre & pitié loger ensemble.
Aurions-nous des Hostes plus doux
Si l'Allemagne entroit chez nous ?
J'aime mieux les Turcs en campagne,
Que de voir nos Vins de Champagne
Profanez par des Allemans.
Ces gens ont des hanaps trop grands ;
Nôtre Nectar veut d'autres verres.
En un mot , gardez qu'en nos Terres
Le chemin ne leur soit ouvert ,
Ils nous pourroient prendre sans vert,
Prendre sans vert nôtre Monarque ?
Les Conducteurs de cette Barque
Y perdroient bien-tôt leur Latin.
Lorraine eût le nez le plus fin ,
Il faut se lever plus matin
Que ne font beaucoup de ces Princes,

Pour penetrer dans nos Provinces.
Je vois ces Heros retourner
Chez eux avec un pied de nez.
Et le Protecteur des Rebelles
Le cul à terre entre deux selles.
Et tout le parti Protestant
Du Saint-Pere en vain tres-content.
J'ay là-dessus un conte à faire.
L'autre jour touchant cette affaire
Le Chevalier de Sillery,
En parlant de ce Pape-cy,
Souhaitoit pour la paix publique,
Qu'il se fust rendu Catholique,
Et le Roy J A C Q U E S Huguenot.
Je trouve assez bon ce bon mot.
L O U I S a banni de la France
L'heretique & tres-sotte engeance.
Il tenta sans beaucoup d'effort
Un si grand dessein dans l'abord;
Les esprits estoient plus dociles.
Nôtre Roy voyant quelques Villes
Sans peine à la Foy se rangeant,

L'appetit lui vint en mangeant.
Les Quolibets que je hazarde,
Sentent un peu le Corps-de-garde.
Ce stile est bon en temps & lieu;
Une autrefois, moyennant Dieu,
Vôtre Altesse me verra mettre
Du François plus fin dans ma Lettre.
Cependant d'un soin obligeant,
L'Abbé m'a promis quelque argent.
Amen, & le Ciel le conserve.
Apollon, ses chants, & sa verve,
Bachus, & peut-estre l'Amour,
L'occupent souvent tour à tour,
Sans compter l'hidre creanciere.
Quelque jour ee sera matiere
Pour lui donner avec raison,
Autant de testes qu'à Typhon.
Il veut accrocher ma chevance,
Sur cet espoir j'ay par avance
Quelques Louis au vent jettez,
Dont je rends grace à vos bontez.
Le reste ira sans point de faute,

{ Ou bien je compte sans mon Hôte.
Le Paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette Parentese ?)
Le reste ira, ne vous déplaîse,
En & cetera.
Ce mot-gy s'interprétera
Des Jannetons, car les Climenès
Aux vieilles gens sont inhumaines ;
Je ne vous répons pas qu'encor
Je n'employe un peu de vôtre or
A payer la Brune & la Blonde,
Car tout peut aimer en ce monde.
Non que j'assemblé tous les jours
Barbefleurie, & les Amours.
Même dans peu vôtre finance
Au Sacrement de Penitence,
A mon égard échapera.
Pour nouvelles de pardeçà,
Nous faisons au Temple merveilles.
L'autre jour on but vingt bouteilles,
Renier en fut l'Architriclin,

La nuit estant sur son declin ,
Lors que j'eus vuide mainte coupe ,
Langeamet , aussi de la Troupe ,
Me remena dans mon Manoir.
Je lui donnay , non le bon soir ,
Mais le bon jour ; la blonde Aurore ,
En quittant le Rivage Maure ,
Nous avoit à table trouvez ,
Nos verres nets , & bien lavez ,
Mais nos yeux estant un peu troubles ,
Sans pourtant voir les objets doubles.
Jusqu'au point du jour on chanta ,
On bût , on rit , on disputa ,
On raisonna sur les nouvelles ,
Chacun en dit , & des plus belles.
Le Grand Prieur eut plus d'esprit
Qu'aucun de nous sans contredit.
J'admirai son sens , il fit rage ,
Mais malgré tout son beau langage ,
Qu'on estoit ravi d'écouter ,
Nul ne s'abstint de contester.
Je dois tout respect aux VANDOSMES ;

Mais j'irois en d'autres Royaumes ,
S'il leur falloit en ce moment
Ceder un ciron seulement.
Je finis ; & je vous souhaite
Une Victoire tres-complette ,
Chance à tous jeux , de la santé ,
Non pas pour une éternité ;
Je suis en mes vœux plus modeste.
Pourceu que la Bonté celeste ,
A Vous , au Grand-Prieur , à moy ,
Donne cent ans de bon alloÿ ,
Je ferai content du partage.
Vous'en meritez davantage ,
Mais la raison d'un si beau lor
Ne se dit pas tout en un mot,

Ainsi je ferai fort bien de
remettre la chose à une autre-
fois , & de finir cet écrit par
une protestation solemnelle d'être
autant que dureront ces

cent ans de vie que la Parque
me doit filer,

MONSIEUR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble, tres-obéissant,
& tres-fidèle serviteur.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE CONTY.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai differé d'écrire à V^{otre} Altesse Serenissime , que pour ne pas interrompre une attention qu'apparemment elle donne à ce qui se passe le long du Rhin. Cependant comme v^{otre} esprit embrasse un nombre infini de choses tout à la fois, il n'est pas impossible que mon

tribut ne soit receu de vous favorablement , aux endroits du moins qui vous sembleront les plus dignes de vous attacher. Je souhaiterois que ce fussent ceux où je vous entretiendrais de vous-même. Si quelque peu d'amour propre apportoit quelque temperament à votre mérite aussi bien qu'à la delicateffe de vostre goust , on entreprendroit quelquefois de vous louer, mais le trop d'esprit & la modestie vous font tort. Je trouve étrange que cette dernière veuille s'opposer aux éloges dont les autres vertus sont dignes , & qu'elle se fasse toujours valoir au prejudice de ses compagnes. Voilà sans mentir une

contrainte qui est trop dure ,
& qui approche en quelque
façon de la tyrannie. Je m'en
plaindrai plus au long dans une
Lettre qui suivra de près celle-
cy , & où j'ay resolu d'examiner
en Academicien , le bien & le
mal qu'il y a d'ordinaire dans
nos loüanges. Un plus habile
que moy sçauroit si bien aprê-
ter l'encens que vous auriez
honte de le refuser. J'y em-
ployerai quelque jour tout ce
que j'ay d'art ; & en attendant,
agréez un échantillon de celui
que je destine à la Princesse que
vous aimez , & qui vous a con-
tinuellement dans son souve-
nir.

J'ay rang parmi les Nourrissons
 Qui sont chers aux doctes Pucelles,
 Et souvent j'ose en mes chansons
 Celebrer des Rois & des Belles.



Cependant mon art est icy
 Bien au-dessous de la matiere,
 Je n'entreprendrai pas aussi
 De louer B O U R B O N tout entiere.



Elle plaist, il n'est point de cœurs
 Qui n'en rendent un témoignage.
 De ce don aux charmes vainqueurs,
 Les Graces font leur appanage.



B O U R B O N sçait sur nous exercer
 Une aimable & douce puissance.
 Elle ravit sans y penser,
 Que fait-elle lors qu'elle y pense ?



En ses yeux un feu luit toujours,
 De qui toute ame est tributaire.

Celui qui brille en ses discours
N'est pas moins assuré de plaire.



Je me souviens d'avoir écrit,
Fondé sur des raisons puissantes,
Que sans les beautés de l'esprit,
Celles du corps sont languissantes.



Celui-cy fait naître l'amour
Mais l'autre empêche qu'il ne meure ;
Sur tout quand au même séjour
Une belle Ame a sa demeure.



J'ay cité B O U R B O N à propos.
Joignez tout ce mérite insigne,
Il n'est Déesse ni Heros,
Qui de nostre encens soit si digne.

Je ne devois pas commencer
ma Lettre par un sujet auprès
duquel tout le reste vous sem-
blera mériter très-peu cette at-

tention que je vous demande.
Sans m'arrester à aucun arrangement , non plus que faisoit Montagne, je passe de l'Hostel de Conty aux affaires de de-là les Monts , c'est à dire , d'une Princeesse extrêmement vive , à un Pape qui va mourir.

Pour nouvelles de l'Italie ,
Le Pape empire tous les jours.
Expliquez , Seigneur, ce discours
Du costé de la maladie ,
Car aucun Saint-Pere autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-cy veritablement
N'est envers nous ni Saint , ni Pere.
Nos soins de l'erreur triomphans
Ne font qu'augmenter sa colere
Contre l'Aîné de ses Enfans.
Sa santé toujourns diminuë ,
L'avenir m'est chose inconnuë ,

Et je n'en parle qu'à tâtons ;
Mais les gens de delà les Monts
Auront bien-tôt pleuré cet homme ,
Car il deffend les Jannetons ,
Chose tres-necessaire à Rome.

Comme il ne coûte rien
d'appeller les choses par noms
honorables , & que les Nym-
phes de delà les Monts , les
Bergers même pourroient s'of-
fenser de celui-cy , je leur diray
que j'ay voulu d'abord les qua-
lifier de Cloris , mais ma rime
m'a fait choisir l'autre nom que
j'avois déjà consacré à ces sujets-
là. Les Registres du Parnasse
ont un Ceremonial où il y en
a pour tous les degrez , & pour
tous les âges. Je ne m'arreste
point à cela , & ne prens pas

garde de si près à la distribution de ces dignitez , que je donne fort souvent par caprice, ou pour une consideration fort legere.

Je me contente à moins qu'Horace,
Quand l'objet en mon cœur a place,
Et qu'à mes yeux il est joli,
Do nomen quodlibet illi.

Horace les avoit ennoblies
auparavant , mais ce privilege
ne m'appartient pas. Après vous
avoir parlé de l'Italie, je viens,
Monseigneur, à ce qui concerne
l'Angleterre.

Halifax , Bentin , & Dombi ,
N'ont qu'à chercher quelque alibi,
Pour justifier leur conduite.
Quoy qu'en puisse dire la suite

C'est

C'est un tres-mauvais incident.

Halifax sembloit fort prudent.

Dombi, je ne le connois guere.

Bentin a son Maistre s'ceut plaire ;

Jusqu'à quel point, je n'en dis mot ,

S'il n'eust esté qu'un jeune sot ,

Comme sont tous les Ganimedes ,

On auroit enduré de lui ,

Et dans la piece d'aujourd'hui

Bentin feroit peu d'intermedes ;

Mais prompt , habile , diligent

A saisir un certain argent ,

Somme aux inspecteurs échapée ,

Il a dû costé de l'épée

Mis , ce dit-on , quelques deniers :

Après tout est-il des premiers

A qui pareille chose arrive ?

Ne faut-il pas que chacun vive ?

Cependant il a quelque tort ,

Si le gain est un peu trop fort ,

Veu les Anglois & leurs Coûtumes :

Le Proverbe est bon selon moy ,



Que qui * l'Ouë a mangé du Roy,
 Cent ans après en rend les plumes.
 Manger celle du Peuple Anglois
 Est plus dangereux mille fois.
 Bentin nous en sçaura que dire,
 Je n'y vois pour lui point à rire ;
 On va lui barrer bien & beau
 Le chemin aux grandes fortunes.
 Dieu me garde de feu & d'eau,
 De mauvais vin dans un cadeau,
 D'avoir rencontres importunes,
 De liseur de vers sans répit
 De Maistresse aiant trop d'esprit,
 Et de la Chambre des Communes.



Londondery s'en va se rendre
 Voilà ce qu'on me vient d'apprendre :
 Mais dans deux jours je m'attens bien,
 Qu'un bruit viendra qu'il n'en est rien.
 J'ay même encor certain scrupule ,

* On disoit l'Oüe pour dire l'Oye ,
 quand ce Proverbe a esté fait.

Ce Siege est-il un Siege ou non ?

Il ressemble à l'Ascension

Qui n'avance ni ne recule.

J A C Q U E S aura monté sa Pendule

Plus d'une fois avant qu'il ait

Tous ces rebelles à souhait.

On leur a mené Peres, Meres,

Femmes, Enfans, & Personnes cheres,

Qu'on retient par force entassez ,

Comme Moutons dans les fosses.

Cette Troupe aux Assiegez crie ,

Rendez-vous, sauvez-nous la vie.

Point de nouvelle; au diantre l'un

Qui ne soit sourd. Le bruit commun

Est qu'ils n'ont plus de quoy repaistre.

A la ciemence de leur Maistre

Ils se devroient abandonner.

Et puis, aillez-moi pardonner

A cette maudite canaille.

Les gens trop bons & trop devots

Ne font bien souvent rien qui vaille.

Faut-il qu'un Prince ait ces défauts?

Qij

C'est envoyer de l'eau à la mer que de vous écrire des reflexions. Ainsi je les laisse pour vous assûrer que je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME

Le tres-humble , tres-obéissant
& tres-fidele Serviteur.

A Paris le 18. Aoust 1689.

R E L A T I O N

DE L'ENTRÉE

DE LA REINE.

A MONSIEUR

LE SURINTENDANT.

MONSIEUR,

Comme je ferai bien-tôt
vostre redevable, j'ay cru que
la magnificence de ces jours
passez estoit une occasion de

m'acquiter, & que je ne pouvois rien faire de mieux que de vous entretenir d'une si agreable matiere. Je vous dirai donc que l'Entrée ne se passa point sans moy, que j'y eus ma place aussi-bien que beaucoup d'autres Provinciaux, & que ce monde de regardans est une des choses qui me parut la plus belle en cette action.

De toutes parts on y vit
Une nombreuse affluence,
Et je crois qu'elle se fit
Aux yeux de toute la France.

Ce jour-là le Soleil fut assez matineux,
Mais pour mieux laisser voir ce pompeux équipage
Il tempera son éclat lumineux,
En quoi je tiens qu'il fut sage;
Car quand il eust eu des habits

Tout parfemez de Rubis ,
Et couverts des Tresors du Pactole & du Tage ,
Qu'il eust paru plus beau qu'il n'est au plus beau
jour ,

Le moins brillant des Seigneurs de la Cour

Eust brillé cent fois davantage.

La Cour ne se mit pas seule sur le bon bout ,

Et le luxe passa jusqu'à la Bourgeoisie.

Chacun fit de son mieux , ce n'étoit qu'or par
tout ,

Vous n'avez veu de vostre vie

Une si belle Infanterie.

On eust dit qu'ils sortoient tous de chez le
Baigneur.

Imaginez-vous , Monseigneur ,

Dix mille hommes en broderie.

Ce fut un bel objet que Messieurs du Conseil.

Aussi leurs Majestez s'en tiennent honorées ,

On n'en peut trop louer le pompeux appareil ,

Leur Troupe estoit des mieux parées.

Tout le monde adinira leurs superbes atours ,

Leurs cordons d'or, leurs houffes de velours ,

Et leurs différentes livrées.
 Leur Chef vêtu de brocard d'or
 Depuis les pieds jusqu'à la teste;
 Ce jour-là parut un Medor,
 Et fut un des beaux de la Feste;
 Je ne puis assez dignement
 Louer le riche accoutrement;
 Qui le para cette journée.

Ni du Coffret des Sceaux que portoit fierement
 La Chanceliere Haquenée,
 Nommée ainsi * tres-justement.



De vouloir peindre aussi les trois Cours Souve-
 raines

Et leur auguste majesté;
 Ma Muse n'y perdrait que son temps & ses peines:
 C'est un sujet trop vaste & trop peu limité.
 Messieurs de Ville eurent en verité
 Bonne part de l'honneur en cette illustre Feste;
 Je trouvay sur tout bien monté.

** A cause que cette Haquenée tomba.*

Celui qui marchoit à la teste.
Il n'est pas jusqu'à Roccollet
Qui ne fust sur sa bonne mine.
Son Cheval qui n'étoit pas laid,
Et sembloit de taille assez fine,
Lui secoüoit un peu l'échine,
Et pensa mettre en desarroy
Ce brave serviteur du Roy.



Si je m'étois trouvé plus près
Des harangueurs & des harangues,
Vous auriez en vers quelques traits
De ce qu'ont dit ces doctes langues.
Sans mentir j'ay beaucoup perdu
De n'en avoir rien entendu;
Car en fait de magnificence,
Les complimens sur les habits
L'ont emporté comme je pense;
Mais tout cela n'est rien au prix
Des Mulets de son Eminence.

Leur attirail doit avoir coûté cher;
Ils se suivoient en file ainsi que Patenotres;

On en voyoit d'abord vingt & quatre marcher,
Puis autres vingt & quatre, & puis vingt & quatre
autres.

Les houffes des premiers étoient d'un fort grand
prix ,

Les seconds les passoient , passez par les troisièmes,
Mais ceux-cy n'ont à mon avis ,
Rien laissé pour les quatrièmes.

Monfieur le Cardinal l'entend en bonne foy ,
Car après ces Mulets marchotent quinze Attelages,
Puis fa Maison , & puis ses Pages ,
Se panadant en bel arroy ,
Montez sur Chevaux auffi sages
Que pas un d'eux , comme je croy.
Figurez-vous que dans la France
Il n'en est point de plus haut prix ,
Que l'un bondit , que l'autre danse ,
Et que cela n'est rien au prix
Des Mulets de son Eminence.



Bien-toft après les Seigneurs de la Cour ,
Propres , dorez , & beaux comme des Anges ,

Ou comme le Dieu d'Amour ,
Attirerent nos loüanges.

J'entens le Dieu d'Amour quand il tient du Dieu
Mars ,

Et qu'il marche tout fier du pouvoir de ses dards.

Car ces Seigneurs qui sont près d'une belle

Aussi doux que des moutons ,

Sont pires que vrais lions

Quand ils ont une querelle ,

Ou que le bruit des canons

Leur échauffe la cervelle.

En habits sous l'or tout cachez ,

En chevaux bien enharnachez ,

Ils avoient fait grosse dépense ,

Et quant à moy je fus surpris

De voir une telle abondance

Et n'estimai plus rien au prix

Les Mulets de son Eminence.



Incontinent on vit passer

Des legions de Mousquetaires.

C'est un bel endroit à tracer ,

R ij

Mais sans que je m'attire un tel nombre d'affaires,
 Leur Maître n'a que trop de quoy m'embarasser.

Vous le voyez quelquefois,
 Croyez-vous que le monde ait eu beaucoup de
 Rois,

Ou de taille aussi belle, ou de mine aussi bonne ?
 Ce n'est pas mon avis, & lors que je le vois
 Je croy voir la Grandeur elle-même en personne.



Comme jadis le Monarque des Cieux

Dans le Ciel fit son Entrée,

Après avoir puni l'orgueil audacieux

Des Suposts de Briarée ;

Ou bien comme Apollon des traits de son Carquois

Ayant du fier Pithon percé l'énorme masse,

Triompha sur le Parnasse.

Ou comme Mars entra pour la première fois

Dans la Capitale de Trace,

Ainsi je crois encor voir le Prince qui passe

Et vous pouvez choisir de ces trois là

Celui qu'il vous plaira.



Mais comment de ces vers sortir à mon honneur ?
Cecy de plus en plus m'embarasse & m'empêche ,
Et de fièvre en chaud mal, me voicy, Monseigneur,
Enfin tombé sur la Caleche.

On dit qu'elle estoit d'or , & sembloit d'or massif ;
Et qu'il s'en fait peu de pareilles ;
Mais je ne la pûs voir , tant j'étois attentif
A regarder d'autres merveilles.

Ces merveilles étoient de fort beaux cheveux
blonds ,

Une vive blancheur, les plus beaux yeux du monde,
Et d'autres appas sans seconds
D'une Personne sans seconde.
Qu'on ne me demande pas
Qui c'étoit que la Personne
En qui logeoient tant d'appas ,
La question seroit bonne.

Tant d'agrément , tant de beauté,
Tant de douceur , & tant de Majesté,
Tant de graces si naturelles ,
Où l'on trouveroit de quoy

Faire un million de belles ,
Ne peuvent en bonne foy
Se trouver qu'en la Merveille
Sans égale , & sans pareille ,
Qui donne aux autres la Loy ,
Et qui dort avec le Roy.



A MADAME
DE LA FAYETTE;

En lui envoyant un petit Billard.

C E Bilard est petit, ne l'en prisez pas moins;
Je prouverai par bons témoins,
Qu'autrefois Venus en fit faire
Un tout semblable pour son Fils.
Ce plaisir occupoit les Amours & les Ris,
Tout le peuple enfin de Cytere,
Au joly jeu d'aimer je pourrois aisément
Comparer après tout ce divertissement,
Et donner au Billard un sens allegorique,
Le But est un cœur fier; la Bille un pauvre Amant.
La Passe & les Billards, c'est ce que l'on pratique
Pour toucher au plustost l'objet de son amour.
Les Beloufes; ce sont maint perilleux détour,
Force pas dangereux où souvent de soy-même
On s'en va se precipiter,

Où souvent un Rival s'en vient nous y jeter
Par adresse & par stratagème.

Toute comparaïson cloche ; à ce que l'on dit ,
Celle-cy n'est qu'un jeu d'esprit
Au deffous de vôtre genie.

Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie ?

Le Faste & l'Amitié sont deux Divinitez

Enclines , comme on sçait , aux liberalitez.

Discerner leurs presens n'est pas petite affaire ;

L'Amitié donne peu , le Faste beaucoup plus ,

Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.

Vous jugez autrement de ces dons superflus ,

Mon Billard est succinct , mon Billet ne l'est guere.

Je n'ajouterais donc à tout ce long discours ,

Que ceci seulement , qui part d'un cœur sincere,

Je vous aime , aimez-moy toûjours.

L E T T R E
A MONSIEUR
DE TURENNE.

Vous avez fait, Seigneur, un Opéra:
Quoi ? le vieux Duc suivi de Caprara ;
Quoi, la bravoure & la matoiserie ?
Grande est la gloire ainsi que la tuërie.
Vous sçavez coudre avec encor plus d'art,
Peau de Lion avec peau de Renard.
La joye en est parvenue à sa cime,
Car on vous aime autant qu'on vous estime.
Qui n'aimeroit un Mars plein de bonté ?
En telles gens ce n'est pas qualité
Trop ordinaire, ils sçavent déconfire,
Bruler, razer, exterminer, détruire.
Mais qu'on m'en montre un qui sçache Marot,
Vous souvient-il, Seigneur, que mot pour mot
Mes creanciers qui de dixains n'ont cure,

Frere Lubin, & mainte autre écriture
Me fut par vous recitée en chemin ?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.
Reviens au fait, Muse, va plus grande erre.
Laisse Marot, & reparle de Guerre.
En surmontant Charles & Caprara,
Vous avez fait, Seigneur, un Opera.
Nous en faisons un nouveau, mais je doute
Qu'il soit si bon, quelque effort qu'il m'en coute.
Le vôtre est plein de grands événemens.
Gens envoyez peupler les monumens,
Beaucoup d'effets de fureur Martiale,
D'amour tres-peu, tres-peu de Pastorale,
Mars sans armure y fut veu, ce dit-on,
Mêlé trois fois comme un simple Pithon.
Bien lui valut la longue experience,
Et le bon sens, & la rare prudence.
Dans le Combat ces trois Divinitez
Alloient toujours marchant à ses costez.
Ce Mars, Seigneur, n'est le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an c'est le Mars de l'Alsace;
Ainsi qu'il fut & sera d'autres fois

Tres-bien nommé le Mars d'autres endroits.
Enfin c'est Vous, afin qu'on ne s'y trompe.
Or en sont faits feux de joye en grand' pompe,
Bien est-il vrai qu'il nous en coûte un peu,
Mais gagne-t'on sans rien perdre à ce jeu ?
LOUIS lui-même, Effroy de tant de Princes,
Preneur de Murs, Subjugeur de Provinces,
A-t'il conquis ces Etats & ces Murs
Sans quelque sang, non de Guerriers obscurs,
Mais de Heros qui mettoient tout en poudre ?
Les Bourguignons en éprouvant sa foudre
Ont fait pleurer celui qui la lançoit.
Sous les Remparts que son bras renversoit,
Sont enterrez, & quelques Chefs. fidelles,
Et les Titans à sa valeur rebelles.



A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE CONTY.

MONSEIGNEUR,

On m'a dit tant de fois que
Vostre Altesse Serenissime estoit
en chemin, & que mes Lettres
ne la trouveroient plus à l'Ar-
mée, qu'enfin j'ai manqué l'oc-
casion de faire partir celle-cy.
En quelque lieu qu'elle vous soit
présentée, je vous diray à mon
ordinaire, que les choses nous

paroissent suspenduës tant en
Flandre , qu'aux bords du Rhin,
& rien ne réveillant les esprits ,
il est arrivé un changement dans
la Robe & dans les Finances ,
qui nous a donné matiere de
raisonner.

On dormoit ici quand le Roy ,
Ayant ses raisons , & tres-sages ,
Parmi des Gens d'un haut Employ
A fait un vrai remumenage ,
Et mis Harlay premierement
A la teste du Parlement.
Il en est digne , & j'ose dire
Que Themis en tout son Empire,
Trouveroit à peine aujourd'hui
Un Oracle approchant de lui.
Ne plaidez qu'ayant bonne cause ;
C'est maintenant la seule chose
Qui peut faire au gain du procez,
Vous contestez avec succez

Pardevant le Dieu des allarmes ,
Appuyé du seul droit des armes .
Harlay regle d'autres débats ,
Où je crois vous n'excellez pas .
Ni la grandeur ni la vaillance
Ne font incliner sa balance .
Son Eloge entier iroit loin .
J'aime mieux garder avec soin
La loy que l'on se doit prescrire
D'estre court , & ne pas tout dire .
Pour éviter donc la longueur
Qui met les choses en longueur ,
Pontchartrain regle les Finances .
Si jamais j'ai des Ordonnances ,
Ce qui n'est pas prest d'arriver ,
Il sçaura du moins me sauver
Le chagrin d'une longue attente ,
Et lira d'abord ma Patente .
Homme n'est plus expeditif ,
Mieux instruit , ni plus inventif ,
Talens aujourd'hui necessaires .
La Briffe est chargé des affaires

Du Public & du Souverain.

Au gré de tous, il sçût enfin

Débrouïller ce cahos de dettes

Qu'un maudit Compteur avoit faites.

Ce n'est pas là le seul essay

Qui le rend successeur d'Harlay.

Ce poste avec celui qu'il quitte,

Demandoit un ample merite

Au sujet qu'on a placé-là.

Hardy quiconque le suivra :

Non que LOUIS par sa sagesse

Ne puisse en conserver l'espece,

Tout le bien que j'ay dit d'autrui

Retombe à juste droit sur lui.

Comme j'étois prest de fermer ma Lettre , on a écrit icy de Versailles que le Roy avoit donné la qualité de Ministre à Monsieur de Seignelay. Je ne vois personne qui n'en témoigne beaucoup de joye.

Il doit ce nouvel ornement
A son merite seulement.
Ses soins dignes que la fortune
Avec eux veuille concourir
Sçauront bientost par tout offrir
L'abondance en ces lieux commune.
Sur les deux Mers nos Matelots,
Quelque inconstans que soient les flots,
Sçauront ménager pour nos voiles
L'aide des Vents, & des Etoiles.
Ne doutez point qu'en son Employ
Redoublant ses soins & son zele,
Sous la conduite de son Roy
Le nouveau Ministre n'excelle.
N'avons-nous pas veu de nos bords
Une double Flotte reduite,
Et se renfermer dans ses Ports,
Mettant son salut dans sa fuite?
Le travail y croît, j'en conviens,
Mais tels maux en Cour sont des biens,
Et Seignelay peut y suffire.
On le voit sur le champ écrire

Touchant

Touchant des points tres-importans ,
Mieux que moy, Seigneur , c'est peu dire,
Mieux qu'aucun Ecrivain du temps.

Pour passer à d'autres matieres ,
Vous sçavez qu'on m'a dit n'agueres
Que cet Hiver-cy l'Opera
A Rome se rétablira.

Cela me semble un bon augure
En la presente conjoncture ,
Et commence à sentir la Paix.
Je ne pense pas qu'elle échape
Aux premiers soins du nouveau Pape.

Si le Saint Esprit mit jamais
Quelqu'un au Trône de Saint Pierre
Pour qui le demon de la guerre
Eust de la crainte & du respect ,
C'est Alexandre ; car sans dire
Qu'à nul Etat il n'est suspect ,
Il a tout ce que l'on desire ,
Experience , fermeté ,
Justice , & sagesse profonde.
L'Olimpe interpose au Traité

La premiere Teste du monde

En bon sens comme en dignité.

Dés-à-present Sa Sainteté

S'en va cet ouvrage entreprendre:

O Paix , ne te fais point attendre:

Veux-tu que pour toy l'Univers

Soupire encore deux Hivers ?

Fille du Ciel & d'Alexandre ,

Car je te garde tous ces noms ,

Renvoye au Nord les Aquilons ;

Fais qu'avec eux Mars se retire)

Faisant place à Flore , à Zephire.

Citer ces Dieux , me va-t'on dire ,

En parlant du Pape , est-il bien ?

Non , mais l'Art des Poëtes n'est rien ,

Leurs discours n'ont beauté ni grace ,

Sans ce langage du Parnasse.

Qu'Apollon s'exprime en Payen ,

Trouve-t'on cela fort étrange ?

Pour bannir pourtant ce mélange ,

Et parler du Pape en Chrétien ,

Souhaittons que Dieu l'illumine ,

Et que la Paix par son moyen
Vers les Fidelles s'achemine,
Avec l'assistance Divine
Qu'un Jubilé procurera.
Dés que le Poète lui verra
Réunir la chose publique ,
D'icy sans peine il partira ,
Et les vers on entonnera
De Simeon dans son Cantique ;
Mais il veut vivre jusque-là.

Vous allez me faire encore
une autre objection , elle est
d'une nature à venir de vous ;
c'est que la France ne m'a pas
donné charge de faire des
vœux pour la Paix avec tant
d'empressement. Est-ce l'intérêt
de la France qui vous fait aller
braver les hazards , ou si c'est
celui de vostre gloire ? Je ne

démêle pas bien la chose. Peut-estre même y va-t'il de vostre plaisir , ce que je n'ose presque penser , *nec tibi tam dura cupido*. Cependant vous autres Heros seriez bien fâchez qu'on vous laissast vivre tranquillement , comme si la vie n'estoit rien , & que sans elle la gloire fust quelque chose. Vous croiez estre demeurez au coin du feu , à moins que vous ne vous alliez brûler sur le Mont Oeta , de même que fit Hercule. Pour vous répondre sur tous ces points , je vous diray que non pas la France , mais l'Europe entiere ne peut que perdre à une Guerre comme celle-cy ; & à votre égard , Monseigneur , ne vous allarmez pas

sitost de ce mot de Paix. Elle est tellement difficile à faire , qu'il est mal-aisé qu'Alexandre VIII. nous la donne dès son avènement au Pontificat ; *Eia sudabit satis*. Auquel cas j'ay dans l'esprit que plus vous auriez de part au projet , & mieux nous nous trouverions des assistances de la Fortune. Si Jupiter recueilloit les voix , (j'en reviens toujours à mon stile Poëtique & à quelque chose encore de plus chatoüilleux, il n'est pas besoin que je m'explique icy d'avantage , vous voyez déjà où j'en veux venir) vostre esprit & vostre valeur auroient une ample matière de s'exercer. Nous en parlions il y a deux jours du Vivier

& moy. Il me pria de vous asſûrer de ſes tres-humbles reſpects. Nous fiſmes des vœux tres-particuliers en voſtre faveur. Ils n'étoient ouïs que de quelques Idoles Chinoiſes, & du Deſtin qui apparemment les exaucera; car je n'y vois rien que de raifonnable. Pour peu que je vive encore, je pouray vous entendre dire, *Et quorum pars magna fui.* Ce ſeroit dommage que je mouruſſe avant l'accompliſſement de ma Prophetie, non qu'on euſt beſoin de moy pour celebrer voſtre gloire; mais j'exciterois à le faire les Malherbes & les Voitures. Bonnes gens, je ne vous puis voir, comme dit Maître François de ſon Livre.

Si je ne répons de beaucoup de
capacité pour ma part, je répons
au moins de beaucoup de zele,
estant avec autant de passion
que de profondeur de respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIMA-

Le tres-humble, tres-obéissant ;
& tres-fidelle serviteur.

POUR
M A D A M E * * * *

Sur l'air des Folies d'Espagne.

ON languit , on meurt près de Sylvie :
C'est un sort dont les Rois sont jaloux ,
Si les Dieux pouvoient perdre la vie ,
Dans vos fers ils mourroient comme nous.



Soupirant pour un si doux martyr ,
A Venus ils ne font plus la Cour ;
Et Sylvie accroîtra son Empire
Des Autels de la Mere d'Amour.



Le Printemps paroît moins jeune qu'elle ;
D'un beau jour la naissance rit moins ,
Tous les yeux disent qu'elle est plus belle ,
Tous les cœurs en servent de témoins.

Ses

Ses refus sont si remplis de charmes
Que l'on croit recevoir des faveurs :
La douceur est celle de ses armes ,
Qui se rend la plus fatale aux cœurs.



Tous les jours entrent à son service ,
Mille Amours suivis d'autant d'Amans.
Chacun d'eux content de son supplice ,
Avec soin lui cache ses tourmens.



Sa présence embellit nos Bocages ;
Leurs ruisseaux sont enflés par mes pleurs ,
Trop heureux d'arroser des ombrages
Où ses pas ont fait naître des fleurs.



L'autre jour assis sur l'herbe tendre ,
Je chantois son beau nom dans ces lieux ,
Les Zephirs accourant pour l'entendre
Le portoient aux oreilles des Dieux.



Je l'écris sur l'écorce des Arbres :
Je voudrois en remplir l'Univers ,

T

Nos Bergers l'ont gravé sur des Marbres
 Dans un Temple au dessus de mes vers.



C'est ainsi qu'en un Bois solitaire
 Lycidas exprimoit son amour.
 Les Echos qui ne sçauroient se taire,
 L'ont redit aux Bergers d'à-l'entour.

Le vieux Chat, & la jeune Souris.

F A B L E.

UN Ne jeune Souris de peu d'experience
 Crut flechir un vieux Chat , implorant sa
 clemence ,

Et payant de raisons le Raminagrobis.

Laissez moi vivre , une Souris
 De ma taille & de ma dépense
 Est-elle à charge en ce logis ?
 Affameray-je , à vostre avis ,
 L'Hoste & l'Hostesse ; & tout leur monde ?
 D'un grain de bled je me nourris ,

Une noix me rend toute ronde.

A present je suis maigre ; attendez quelque
temps ,

Reservez ce repas à Messieurs vos Enfans.

Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dit , Tu t'es trompée.

Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?

Tu gagnerois autant de parler à des sourds.

Chat & vieux pardonneur , cela n'arrive guere.

Selon ces Loix descens là-bas.

Meurs , & va-t'en tout de ce pas

Haranguer les Sœurs Filandieres ;

Mes Enfans trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma Fable ,

Voici le sens moral qui peut y convenir.

La Jeunesse se flatte , & croit tout obtenir.

La Vieillesse est impitoiable.



LE SOLEIL, ET LES GRENOUILLES.

Imitation d'une Fable Latine.

L Es Filles du Limon tiroient du Roy des Astres
Assistance & protection.

Guerre ni pauvreté, ni semblables defastres
Ne pouvoient approcher de cette Nation.

Elle faisoit valoir en cent lieux son Empire.

Les Reines des Etangs, Grenouilles veux-je dire,

Car que coûte-t'il d'appeller

Les choses par noms honorables ?

Contre leur Bienfaïcteur osèrent cabaler,

Et devinrent insupportables.

L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,

Enfans de la bonne fortune,

Firent bien-tost crier cette Troupe importune,

On ne pouvoit dormir en paix.

Si l'on eust cru leur murmure

Elles auroient par leurs cris
Soulevé grands & petits,
Contre l'œil de la nature.

Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer,

Il falloit promptement s'armer,
Et lever des Troupes puissantes,
Aussi-tôt qu'il faisoit un pas
Ambassades croassantes
Alloient dans tous les Etats.

A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants Marais.

Cette plainte temeraire
Dure toujours, & pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant.
Car si le Soleil se pique,
Il le leur fera sentir,
La Republique Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

SUR LA SOUMISSION QUE L'ON DOIT A DIEU.

Heureux qui se trouvant trop foible & trop tenté,
Du monde enfin se débarasse !

Heureux qui plein de charité,
Pour servir son prochain y conserve sa place !
Differens dans leur veüe , egaux en pieté ,
L'un espere tout de la Grace ,
L'autre apprehende tout de sa fragilité.



Ce monde , que Dieu même exclut de son partage,
N'est pas le monde qu'il a fait.

C'est ce que l'homme impie ajoute à son ouvrage,
Qui fait que son Auteur le condamne & le hait.
Observez seulement le peu qu'il vous ordonne ,
Et sans cesse le benissant ,

Usez de son present , mais tel qu'il vous le donne ;
Et vous n'aurez plus rien qui ne soit innocent.



Crois-tu que le plaisir qu'en toute la Nature

Le premier Estre a répandu
Soit un piège qu'il a tendu
Pour surprendre la creature ?
Non , non , tous ces biens que tu vois
Te viennent d'une main & trop bonne & trop sage,
Et s'il en est quelqu'un dont les divines Loix
Ne te permettent pas l'usage,
Examine-le bien , ce plaisir prétendu ,
Dont l'appas tâche à te séduire ,
Et tu verras , ingrat , qu'il ne t'est défendu
Que parce qu'il te pourroit nuire :



Sans ces loix & l'heureux secours
Qu'elles te fournissent sans cesse ,
Comment avec tant de foiblesse
Pourrois-tu conserver & tes biens & tes jours ?
Exposé chaque instant à mille & mille injures ,
Rien ne rassureroit ton cœur épouvanté ,
Et ces justes decrets contre qui tu murmures ,
Font ta plus grande fureté.



Voudrois-tu que la Providence

Eust réglé l'Univers au gré de tes souhaits ;

Et qu'en te comblant de bienfaits ,

Dieu t'eust encor soustrait à son obéissance ?

Quelle étrange société

Formeroit entre nous l'erreur & l'injustice ,

Si l'homme indépendant n'avoit que son caprice

Pour conduire sa volonté !

*La querelle des Chats , & des
Chiens ; & celle des Chats
& des Souris.*

LA Discorde aux yeux de travers ,
Reine du monde sublunaire ,

Rit de voir que nôtre Univers

Est devenu son tributaire.

Commençons par les Elemens ;

Vous trouverez qu'à tous momens

Ils sont en appointé contraire.

Outre ces quatre Potentats ,

Combien d'Estres de tous états ,

Se font une guerre éternelle ?

Autrefois un Logis plein de Chiens & de Chats.

Par cent Arrests rendus en forme solemnelle,

Vit terminer tous leurs débats.

Le Maître ayant réglé leur employ, leurs repas,

Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,

Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins.

Une union si douce & presque fraternelle

Edifioit tous les voisins.

Enfin elle cessa ; quelque plus de potage,

Quelque os par preference à quelqu'un d'eux donné.

Fit que l'autre Parti s'en vint tout forcené

Représenter un tel outrage.

J'ay veu des Croniqueurs attribuer le cas

Aux passedroits qu'avoit une Chienne en Gesine.

Quoiqu'il en soit, cet altercas

Mit en combustion la Salle & la Cuisine.

Chacun se declara pour son Chat, pour son Chien.

On fit un Reglement dont les Chats se plainquirent,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur Avocat disoit qu'il falloit bel & bien

Recourir aux Arrests. Envain ils les chercherent :

Car en certain cabas où leurs gens les cachèrent ;

Les Souris enfin les mangerent.

Autre procez nouveau ; le Peuple Souriquois

En patit ; maint vieux Chat fin , sultil & narquois ,

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race ,

Les guetta , les prit , fit main-basse.

Le Maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire ; on ne voit sous les Cieux

Nul animal , nul estre , aucune creature

Qui n'ait son opposé , c'est la Loy de Nature ,

En chercher la raison , ce sont soins superflus

Dieu fit bien ce qu'il fit , & je n'en sçais pas plus.

Ce que j'ai toujours veu , c'est qu'aux grosses paroles

On en vient sur un rien plus des trois quarts du
temps.

Humains , il vous faudroit encor à soixante ans

Renvoyer chez les Barbacolles.



SONNET

*Servant de Réponse à un Bout-Rimé
du Sieur de Furetiere.*

TE mettre à S. Lazare, est acte de Justice ;
J'en veux faire un Placet à nostre Protecteur.
Apollon ne lit point le tien qu'il ne vomisse ,
Et ne connoit en toy qu'un Calomniateur ;



Il semble à tes discours que chacun t'applaudisse ;
Et toujours du bon sens cruel Persecuteur
Tu veux parler de mots , & confons l'artifice
Avec l'art ; cette faute est crime en un Auteur ;



Ne t' imagine pas qu'on la laisse impunie ;
Mais l'insolence fuit en toy la calomnie.
N'en est-ce pas un trait que de blasmer le Roy ?



Tu controlles ses dons , homme plein d'impudence ,
Ma foy , l'Academie est plus sage que toy.
Apprens d'elle à parler , ou garde le silence.

A MADAME
DE FONTANGES.

CHarmant objet, digne present des Cieux;
Et ce n'est point langage de Parnasse;
Vostre beauté vient de la main des Dieux,
Vous l'allez voir au recit que je trace.
Puissent mes vers meriter tant de grace
Que d'estre offerts au Dompteur des humains
Accompagnez d'un mot de vostre bouche,
Et presentez par vos divines mains
De qui l'Ivoire embellit ce qu'il touche.



Je me trouvay chez les Dieux l'autre jour;
Par quel moien, j'en perdis la memoire;
Il me suffit que de l'humain sejour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un Dieu s'en vint, & m'ayant abordé;
Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer par grace singuliere
L'Olimpe entier & tout le Firmament.
Ce Dieu, c'estoit Mercure assurément;
Il en avoit tout l'air & la maniere.



Après l'abord il me montra du doigt
Force clartez qui partoient d'un endroit.
Vois-tu , dit-il , cet enclos de lumiere ?
C'est le Palais du Monarque des Dieux.
Et moy d'ouvrir incontinent les yeux.



Ce que je vis estoit d'une matiere
Qui ne sçauroit dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer ,
Tout ce qui peut éblouir tout ensemble ,
Astres brillans , & Soleils radieux.
N'y comprenez toutefois vos beaux yeux ;
Car leur éclat n'a rien qui lui ressemble.



Avec Mercure en ce Palais entré ,
Selon leur rang je vis sur maint degré
Les Dieux assis , Jupiter à la teste ;
Tous paroïssent en des atours de feste.
Le Sort ouvrit un Livre à cent fermoirs ;
Puis fit crier dans les sacrez Manoirs
Par trois Heraults à trois fois differentes

Le contenu des paroles suivantes.



De par Jupin soient les Dieux avertis,
Conformement à nos divins Usages,
Que l'on va faire au Ciel deux Mariages
Avant qu'ils soient sur la Terre accomplis.



Au mot d'Hymen je vis chacun se taire,
Et les ouïs par trois fois publier :
L'un pour CONTY, l'autre pour l'héritière
Du Jupiter de ce bas Hemisphère.
On applaudit, puis silence estant fait,
Le Dieu des Vers lût deux Epithalames.
En voici l'un. Couple heureux & parfait,
Couple charmant, faites durer vos flâmes
Assez long-temps pour nous rendre jaloux.
Soiez Amans aussi long-temps qu'Epoux.
Douce journée, & nuit plus douce encore !
Heures, tardez, laissez aulit l'Aurore.
Le temps s'envole, il est cher aux Amans.
Profitez donc de ses moindres momens,
Jeune Princesse, aimable autant que belle,

Jeune Heros non moins aimable qu'elle ;
Le temps s'envole , il faut le menager ;
Plus il est doux , & plus il est léger.
Phœbus se tût , & bien que dans leur ame
Les Immortels enviaffent CONTY ,
Du Couple heureux & si bien assorty ,
L'on dit au Sort qu'il prolongeât la trame ,
S'il se pouvoit. Puis le Pere des Vers
Changeant de ton pour l'autre Epithalame ,
Lût ce qui suit. Chantez , Peuples divers ,
Que tout fleurisse aux Terres leurs demeures ,
Ne tardez plus , avancez, lentes heures ,
Allez porter aux humains un Printemps ,
Tel que celui qui commença les temps.
Heures, volez , hastez l'heur & la joye
Du Fils des Dieux , à qui l'Olympe envoie
Une Princesse au regard enchanteur :
Mille beaux dons éclatent dans son cœur.
En son esprit , en son corps mille charmes ;
Amour la suit , Amour a pris des armes
Qui soutiendront l'honneur de son carquois.
Prince , il faudra se rendre cette fois :

Ces chants finis , je ne sçaurois vous dire
Comment enfin chacun se separa.
Mercure seul avec moi demeura ;
J'obtins de lui que de ce vaste Empire
L'on m'ouvreroit les Temples , & je vis
Deux noms fameux , deux noms rivaux pretendre
Le premier rang aux celestes lambris.
L'un c'est LOUIS , l'autre c'est ALEXANDRE
De ces deux Rois je comparai les faits ;
Non la personne , elle est trop differente :
Et Statira , qui se méprit aux traits
Du Conquerant dont la Grece se vante ,
Au Roi des Francs n'auroit jamais erré.
Toujours ce Prince aux regards se presente ,
Mieux fait qu'aucun dont il soit entouré.
Je vis encore une jeune merveille ;
Si ce n'est vous , ç'en est une pareille :
Mais c'est vous-même , & Mercure me dit
Comment le Ciel un tel œuvre entreprit.
Mortel , dit-il , il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin se trouvant satisfait

Des vœux qu'en terre on venoit de lui rendre ,
Nous dit à tous ; Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau comme tu peux penser :
Minerve en fit un patron tout à l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament ;
Chaque Deesse & chaque objet charmant ,
Qui brille au Ciel avec plus d'avantage ,
Contribua du sien à cet ouvrage ;
Pallas y mit son esprit si vanté ,
Juno son port , & Venus sa beauté ;
Flore son teint , & les Graces leurs graces.
Heureux mortel , en un point tu surpasses
Tous tes pareils : car lequel d'entre vous ,
Favorisé jusqu'à ce point par nous ,
A jamais vû l'Olimpe & sa structure ?
Retourne-t'en conte ton aventure ,
Chante aux Humains ces miracles divers.
Il n'eut pas dit , que sans autre machine
Je me revis dans le bas Univers.
Divin objet voila vôtre origine ,
Agréez-en le recit dans ces Vers.

E L E G I E
POUR M. L. C. D. C.

Vous demandez , Iris , ce que je fais.
Je pense à vous , je m'épuise en souhaits.
Estre privé de les dire moy-même ,
Aimer beaucoup , ne point voir ce que j'aime ;
Craindre toujours quelque nouveau Rival ;
Voilà mon sort. Est-il tourment égal ?
Un amant libre a le Ciel moins contraire ,
Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire ;
Ou s'il ne peut vous plaire par des soins ,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins :
Car je crains tout , un absent doit tout craindre :
Je prens l'alarme aux bruits que j'entens feindre..
On dit tantost que vostre amour languit ,
Tantost qu'un autre a gagné vostre esprit ;
Tout m'est suspect , & cependant vostre ame
Ne peut fîtost brûler d'une autre flâme ,
Je la connois , une nouvelle amour
Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.

Si l'on m'aimoit , je suis seur que l'on m'aime :
Mais m'aimoit-on ? Voila ma peine extreme ,
Dites-le moy , puis le recommencez ;
Combien ? cent fois. Non , ce n'est pas assez.
Cent mille fois ? hélas ! c'est peu de chose :
Je vous dirai , chere Iris , si je l'ose ,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'Himenée accorde à nos desirs.
Même un tel soin là-dessus nous devore ,
Qu'en le croiant on le demande encore :
Mais c'est assez douter de vostre amour.
Doutez-vous point du mien à vostre tour ?
Je vous dirai que toujours même zele ,
Toujours ardent , toujours pur & fidelle
Regne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une prison où le sort vous oublie ,
Ni les vautours de la melancolie.
Je ne crains point les languissans ennuis ,
Les sombres jours , les inquietes nuits ,
Les noirs momens , l'oïseté forcée ,
Ni tout le mal qui s'offre à la pensée

Quand on est seul , & qu'on ferme sur vous
 Porte sur porte , & verroux sur verroux ;
 Tout est léger : mais je crains que vostre ame
 Ne s'atiedisse & s'endorme en sa flâme,
 Ou ne prefere, après m'avoir aimé ,
 Quelque Amant libre à l'Amant enfermé.

E G L O G U E.

CLIMENE, ANNETTE.

CLIMENE.

JE ne veux plus aimer , j'en ai fait un serment ;
 Lysis vient de loïer en ma presence Aminte ,
 J'ai vû triompher mon Amant
 Du dépit dont j'étois atteinte.

Je ne veux plus aimer , j'en ai fait un serment.
 Tu ris. . . .

ANNETTE.

Qui ne riroit de ce sujet de plainte ?
 Mais que dis-tu d'Atis , qui seul & sans témoins

Rêve toujours sous quelque ombrage ?
Son troupeau ne fait plus le sujet de ses soins ;
Les loups ont l'humeur moins sauvage,
Dieux ! que son chant me plaît !

C L I M E N E.

Dis plutôt son amour.
Il entretient nuit & jour
Les Echos de nôtre Bocage.

A N N E T T E.

Oserois-je l'aimer , seroit-ce point un mal ?
Hélas ! j'entens dire à nos meres
Qu'aucun poison n'est plus fatal.

C L I M E N E.

Elles n'ont pas été toujours aussi severes ;
Rens-leur ces agrémens qu'ont les jeunes Bergeres ;
Tu leur entendras dire aussi souvent qu'à moy :
Le doux poison qu'amour ! Amour , il n'est que toy
De plaisir sensible en la vie :
On ne blâme que par envie
Les cœurs qui vivent sous ta loy.

A N N E T T E.

Mais , Climene , que veux-tu dire ?

Toi-même tu voulois tout à l'heure bannir
Les doux transports de ce martire.

C L I M E N E.

Ah, je n'y pensois plus, tu m'en fais souvenir.
J'entens le son d'une musette,
Sont-ce point nos Amans, Annette ?

Atis & Lysis paroissent.

L- I S I S à Climene.

Je confesse mon crime, & viens plein de regret....

C L I M E N E.

Je vous veux apprendre un secret.
Ne vantez que l'objet qui fait vôtre tendresse.
Forcez vos amours d'avouer
Qu'un Amant n'a des yeux que pour voir sa Maî-
tresse,
De l'esprit que pour la louer.

A N N E T T E.

Il suivra tes conseils, pardonne-lui ; Climene.
Si l'Ami s'excuse aisément,
Il me semble qu'on doit avec bien moins de peine
Pardonner à l'Amant.

CLIMENE.

Ton ignorance me fait rire.

Pardonner à l'Amant ! Annette , y penfes-tu ?

Je vois bien qu'en effet l'amour t'est inconnu.

Atis , prens soin de l'instruire.

Nous nous fâchons du mot d'Amour.

Ce font façons qu'il nous faut faire ;

Et cependant tout ce mystere

Dure au plus l'espace d'un jour.

Nous soupirons à nôtre tour ,

Un doux instinct nous le commande :

L'Amant honteux fait mal sa cour ,

Nous ne donnons qu'à qui demande.

A T I S.

Puis qu'on me le permet , je jure par les yeux

De la Bergere que j'adore ,

Qu'il n'est rien si beau sous les Cieux ,

Ni la fraîche & riante Aurore ,

Ni la jeune & charmante Flore.

Elle n'a qu'un défaut , c'est d'être sans amour.

Ah , si je lui pouvois montrer ce qu'elle ignore ,

Nul Berger plus heureux n'auroit pû voir le jour.

L I S I S.

Annette est belle , qui le nie ?

Mais Climene emporte le prix ,

Et moi j'emporte sur Atis

Celui d'une ardeur infinie .

Je sçais languir , je sçais brûler .

C L I M E N E .

Sçavez-vous le dissimuler ?

L I S I S .

Si je le sçais , cruelle ?

C L I M E N E .

Il est vrai , vôtre peine

Dura deux jours sans éclater :

Je n'osai d'abord m'en flater ,

N'étois-je pas bien inhumaine ?

L I S I S .

Deux jours ? vous comptez mal , tout est fiéclé
aux Amans.

Recompense ces longs tourmens.

A T I S à *Annette*.

Payez les transports de mon zele.

CLIMENE.

C L I M E N E.

Annette , qu'en dis-tu ?

A N N E T T E.

Mais toi ? je suis nouvelle

En tout ce qui regarde un commerce si doux.

Sçachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

L I S I S & A T I S.

L'aveu d'une ardeur mutuelle,

Tout le reste dépend de vous.

C L I M E N E & A N N E T T E.

Et bien , on vous l'accorde.

L I S I S & A T I S.

O charmantes Bergeres ;

Allons sur les vertes Fougères ,

Au plus creux des Forests, au fond des Antres sourds

Celebrer nos tendres amours.

T O U S E N S E M B L E.

Allons sur les bords des Fontaines ;

Le long des Prez , parmi les Plainnes ;

Mesler aux aimables Zephirs

Nos malheureux soupirs.

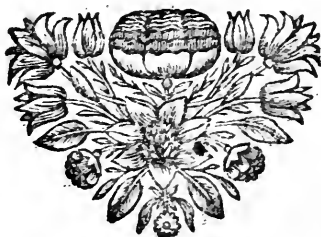
M A D R I G A L.

Soulagez mon tourment , disois - je à ma
cruelle ,

Ma mort vous feroit perdre un amant si fidelle ,
Qu'il n'en est point de tel dans l'Empire amou-
reux.

Il le faut donc garder , me répondit la belle ,

Je vous perdrois plutôt en vous rendant heureux.



A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE CONTY.

PLeurez-vous aux lieux où vous êtes ?
La douleur vous fuit-elle au fonds de leurs
retraites ?

Ne pouvez-vous lui résister ?

Dois-je enfin , rompant le silence ;

Ou la combattre , ou la flater

Pour adoucir sa violence ?

Le Dieu de l'Oïse est sur ces bords ,

Qui prend part à votre souffrance.

Il voudroit les orner par de nouveaux trésors ,

Pour honorer votre présence.

Si j'avois assez d'éloquence ,

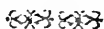
Je dirois qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.

Je ne le dirois pas ; rien ne rit sous les Cieux ,

Depuis le moment odieux

Qui vous ravit un Frere aimé d'amour extrême :

Ce moment , pour en parler mieux ,
 Vous ravit dès-lors à vous-même.



CONTY dès l'abord nous fit voir
 Une ame aussi grande que belle.

Le Ciel y mit tout son sçavoir ;
 Puis Vous forma sur ce modele.

Digne du même encens que les Dieux ont là-haut,
 Vous attiriez des cœurs l'universel hommage.

L'un & l'autre servoit d'exemplaire & d'image :

Vous aviez tous deux ce qu'il faut
 Pour estre un parfait assemblage.

Je n'y trouvois qu'un seul défaut ,
 C'étoit d'avoir trop de courage.



Par cet excez on peut pecher ;

CONTY méprise trop la vie.

A travers les perils pourquoi toujours chercher
 Les noms dont après lui sa memoire est suivie ?

Ces noms qu'alors aucun n'envie ,
 N'ont rien là-bas de consolant :

Achille en' est un témoignage

Il eut un desir violent

De faire honneur à son lignage,

Il souhaita d'avoir un Temple & des Autels ;

Homere en ses Vers immortels

Le lui bâtit ; sa propre gloire

Y dure aussi dans la memoire

Des habitans de l'Univers.

Cependant Achille aux Enfers

Prise moins l'honneur de ce Temple ;

Que la Cabane d'un Berger.

Profitez-en ; c'est un exemple

Qui merite bien d'y songer.



Songez-y donc , Seigneur , examinez la chose ,

D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois.

L'Acheron ne rend rien ; si nos pleurs étoient cause

Qu'il revoquât ces tristes loix ,

Nous reverrions CONTY : mais ni le sang des
Rois ,

Ni la grandeur , ni la vaillance

Ne font changer du Sort la fatale ordonnance ;

Qui rend sourd à nos cris le noir Tiran des
Morts.

Ne vous fiez point aux accords

D'un autre Orphée ; a-t'il lui-même

Rien gagné sur la Parque blême ?

Il obtint en vain ses amours.

Tous deux avoient du Stix repassé les contours.

Il vit redescendre Euridice.

Il protesta de l'injustice.

Il implora l'Olimpe : & neuf jours & neuf nuits

Importuna de ses ennuis

Les Echos des Rivages sombres.

Quand j'irois comme lui redemander aux ombres

Les CONTYS ; Princes belliqueux ,

On me diroit que le Cocyte

Ne considère aucun mérite ;

Je ne reviendrois non plus qu'eux.

Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture :

L'ami de Mécenas , Horace , dans ses sons

L'avoit dit devant lui ; devant eux la Nature

L'avoit fait dire en cent façons.

Les neuf Sœurs & leurs Nourrissans.

Depuis long-temps en leurs Chançons,
Repetent que l'on va recommencer l'Année,
Et que jamais la Destinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux:
Conservez donc, Seigneur, des jours si précieux:
Que le temps seche au moins vos larmes;
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des
charmes,
En goûte un bonheur moins parfait.
Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous possède;
Mais le temps n'aura-t'il pour vous seul nul re-
mede ?



CHANSON.

Tout se suit ici-bas , le plaisir & la peine ;
Le Printemps , les Hivers , tout garde cette
loy.

Amour en exempta Climene ,
L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moi.

AUTRE.

SI nos langueurs & nôtre plainte
Faisoient perdre à la jeune Aminte
Ou quelque charme , ou quelque Amant ,
On pourroit fléchir la cruelle ;
Mais lors que je la vois rire de mon tourment ,
Je ne l'en trouve que plus belle.

A M A D A M E ****

J'AY receu, Madame, une Lettre de vous du 28. du passé, & vous avois écrits une seconde Lettre où il n'y avoit remontrance aucune. Comme vous n'avez pas résolu de profiter de celles que je vous ai faites, je vous suis fort obligé de ce que vous me dispensez de vous en faire d'autres à l'avenir, c'est-là tout à fait mon compte. Je n'ay nullement le caractère de Bastien le Remontreur; c'est un quolibet. Cependant délivrez-moy le plustost que vous pourrez de l'inquietude où je suis touchant

le retour de vostre Epoux , car je n'en dors point. Cela & mes rhumes me vont jeter dans une insomnie qui durera jusqu'à ce que vous soiez à Paris. Joignez à tous ces ennemis du sommeil, (ceci est dit poëtiquement) l'amitié violente que j'ai pour vous , & vous trouverez beaucoup de nuits où j'auray le temps de m'occuper du souvenir de vos charmes , & de bastir des Chasteaux. J'accepte, Madame, les Perdrix , le Vin de Champagne , & les Poulardes , avec une Chambre chez Monsieur le Marquis de Sablé , pourveu que cette Chambre soit à Paris. J'accepte aussi les honnestetez , la bonne conversation & la politesse de

Monsieur l'Abbé de Servient ,
& de vostre Amy. En un mot
j'accepte tout ce qui donne bien
du plaisir , & vous en estes toute
pestrie ; mais j'en viens toujours
à ce diable de mary , qui est
pourtant un fort honneste hom-
me. Ne nous laissons point sur-
prendre. Je meurs de peur que
nous ne le voyions sans nous y
attendre , comme le Larron de
l'Evangile. Evitons cela , je vous
en supplie , & si nous pouvons ;
car je ne suis pas un Répondant
trop seur de son fait , non plus
que Madame dont je me suis
porté pour caution envers un
Epoux qui est quelquefois un
peu mutin. Vous payerez de car-
resses pleines de charmes , mais

moy, de quoi payerai-je? Adieu, Madame, aimez-moy toujours, & me maintenez dans les bonnes graces des deux Freres. Qui a tâté d'eux un moment sans plus, ne s'en peut passer qu'avec une peine, à laquelle je renonce de tout mon cœur.

J'ay veu Mademoiselle Terese qui m'a semblé d'une beauté & d'un teint au dessus de toutes choses. Il n'y a que la fierté qui m'en choque. Ne vous estes-vous pas apperceuë que vostre Fille étoit une fiere petite peste? Je la verray encore aujourd'hui, s'il plaist à Dieu.

Ne nous laissons pas surprendre, je vous en prie. Je m'informerai, mais qui diantre sçait

précisément quand on reviendra? Les jours vous sont des momens en la compagnie des deux Freres, & ils me sont des semaines en vostre absence. Ne vous étonnez donc pas si je crie si haut, & si je rebats toujourn une même note.

A LA MESME.

J'A y receu, Madame, une de vos Lettres qui est sans date. Elle est si pleine de tendresse à mon égard, & de toutes choses qui me doivent estre infiniment agréables, que je voudrois en retenir une que je vous écrivis il y a dix jours, & qui ne vous a esté envoyée que de Samedy.

dernier. J'ay veu Mademoiselle Térése depuis cela , non pour obéir à vos ordres , mais pour mon plaisir , & tres-grand plaisir. Elle avoit le plus beau teint que fille que j'aye vûë de ma vie. Ne vous allez pas imaginer que nous nous laissions mourir de chagrin pendant vostre absence. C'est une chose qui se dit toujours, & qui n'arrive jamais. Je suis au desespoir de vous avoir fait les remontrances que je vous ay faites , non qu'elles ne soient raisonnables ; mais vostre Lettre ne permet pas qu'on écoute la raison en façon du monde , & vous renverserez l'esprit de qui vous voudrez , & quand vous voudrez , fust-ce un Philosophe

du temps passé. Il me semble par la vostre que vous ne voulez point de réponse , car vous dites que vous ne me marquez point le lieu où vous estes. Cependant on vous y a envoyé ma Lettre & d'autres encore. On ne se sçauroit imaginer une plus agreable compagnie que celle que vous avez. Dieu vous la conserve , & ramenez-la au plûtost , si vous m'encroiez , non que la Campagne doive finir tout à l'heure : mais comme on dit que le Prince d'Orange s'en retourne en Angleterre, nos Princes & nos Grands Seigneurs pouroient bien s'en revenir au plus viste. Je n'oserois m'étendre sur le chapitre qui vous a fait

partir, & qui vous pouroit arrêter un peu trop long-temps ; il me paroist par la vostre que vous ne le souhaitez pas. Je verray souvent Mademoiselle vostre Fille , & penseray un peu plus souvent à vous, bien certain que de vostre part vous n'avez garde de m'oublier.



A MONSIEUR
LE CHEVALIER
DE SILLERY.

Ce 28. Aoust 1692.

J Amais nos Combattans n'ont été si hardis ;
Nos moindres Fantassins sont autant d'Amadis.
La presence du Roi, ses ordres, son exemple...
Quel Roi ! c'est aux neuf Sœurs de lui bâtir un
Temple :

Mon Art ne suffit pas pour de si hauts projets.
Les soins, dis-je, du Prince animant ses Sujets,
On prend des murs. Quels murs ! vrais remparts de
la Flandre,

Qu'un autre que LOUIS seroit dix ans à prendre.
Ah si le Ciel vouloit que nous eussions le tout !
Quel pays ! vous voyez ses défenseurs à bout.
Je n'en dirai pas plus ; nôtre Roi n'aime gueres
Qu'on raisonne sur ces matières.

Voilà bien des *Quels* entassez
les uns sur les autres , & une
figure bien repetée ; si faut-il
pourtant l'employer encore sur
ce qui regarde Monsieur le Duc.

Quel Prince ! Nous sçavons qu'il s'est trouvé par
tout ;

Que dédaignant le bruit d'une valeur commune,
Il s'est distingué jusqu'au bout ,

Que Francœur , Jolicœur , Jolibois , la Fortune ,
Grenadiers, gens sans peur, vrais supôts de Césars ,
Avec moins de plaisir s'exposent aux hazards.

Tel on voit qu'un Lion , Roi de l'ardente plage ,
De sang & de meurtre alteré ,

Porte sur les Chasseurs un regard assuré ,
Et les fait du peril entrer tous en partage.

Je change en cet endroit de stile & de langage.
Ne vous semble-t'il pas que je m'en suis tiré
Ainsi qu'un Voyageur en des bois égaré ?

Il faut reprendre nos brisées ;
Les Muses ne sont pas sur ce Prince épuisées.

Quel plaisir pour celui dont il reçût le jour.
Le bon sens & l'esprit, conducteurs du courage,
Sont des CONDEZ enfin l'ordinaire appanage.
Moi, j'en tiens cent loüis, chacun m'en fait la cour;

Il a deifié ma veine ;
Mes soins en valoient-ils la peine ?
Il ne s'en faut point étonner.
Que ne lui vit-on pas donner
Dans le temps qu'il tint cour pleniére
Pour une Feste singuliere ?

Chantilly fut la Scene , objet délicieux.
Sans que tout fust parfait , chacun fit de son mieux.
Tous rapporterent de ces lieux
De grosses & notables sommes.
Il a payé comme les Dieux
Ce qu'ils ont fait comme des hommes.

Il n'est bruit icy que de vô-
tre Prince. Tout le monde lui
attribuë l'avantage que nous
avons remporté au combat de

Steinkerke. C'est là un fort beau sujet de Poëme , le caractère du Heros , l'action , & les circonstances ; il n'y manque rien que le bon Homere ou le bon Virgile , si vous voulez : car pour vostre Poëte, il ne faut plus vous y attendre ; je suis épuisé , usé , sans nul feu , & ne sçay comme j'ai pû tirer de ma teste ces derniers Vers. Quand je dis que je suis sans feu , c'est de celui qui a fait les Fables & les Contes que je veux parler ; car d'ailleurs je ne suis pas avec moins d'ardeur que j'estois il y a dix ans , Monsieur , vostre tres-humble & tres-obéissant Serviteur & Poëte.

Ces Vers ont esté commen-
cez incontinent après la prise de
Namur, & avant les dernieres
actions de Monsieur le Duc. Je
les ay continuez sur ce Plan,
car que ce Prince me constituë
toujours en de nouveaux frais
par de nouveaux témoignages
de sa valeur, ni moy à l'âge de
vingt-cinq ans, ni teste d'hom-
me n'y suffiroit.



TRADUCTION

PARAPHRASE'E DE LA PROSE

DIES IRÆ,

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur,
Des suites du péché long & juste salaire.
Le feu ravagera l'Univers à son tour.
Terre & Cieux passeront, & ce temps de tolere
Pour la dernière fois fera naître le jour.



Cette dernière Aurore éveillera les Morts.
L'Ange rassemblera les débris de nos corps ;
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé
Toute gent accourra. David & la Sibille
Ont prévu ce grand jour, & nous l'ont annoncé.



De quel fremissement nous nous verrons saisis!

Qui se croira pour lors du nombre des choisis ?
Le registre des cœurs, une exacte balance
Paroîtront aux côtes d'un Juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront, & leur triste silence
Aura bien-tôt fait place aux cris des malheureux ;



La nature & la mort pleines d'étonnement
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dès son berceau le monde aura vû vivre ;
Les Morts de tous les temps demeureront surpris.
En lisant leurs secrets aux Annales d'un Livre,
Où même les penfers se trouveront écrits.



Tout sera revelé par ce Livre fatal :
Rien d'impuni. Le Juge assis au Tribunal
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'estre mon défenseur ?
Sera-ce quelque juste ? Il craindra pour lui-même ;
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.



Roi qui fais tout trembler devant ta Majesté,
Qui sauves les Elûs par ta seule bonté,

Source d'actes benins & remplis de clemence ;
 Souviens-toi que pour moi tu descendis des Cieux ;
 Pour moi te dépouillant de ton pouvoir immense,
 Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.



J'eus part à ton passage, en perdras-tu le fruit ?
 Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
 Moi pour qui ta bonté fit cet effort insigne ?
 Tu ne t'es reposé que las de me chercher :
 Tu n'as souffert la Croix que pour me rendre
 digne
 D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.



Tu pourrois aisément me perdre & te vanger.
 Ne le fais point, Seigneur, viens plutôt soulager
 Le faix sous qui je sens que mon ame succombe.
 Assure mon salut dès ce monde incertain.
 Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe ;
 Et ne te force enfin de retirer ta main.



Avant le jour du compte efface entier le mien :
 L'illustre Pecheresse en présentant le sien,

Se

Se fit remettre tout par son amour extrême.
Le Larron te priant fut écouté de toi :
La priere & l'amour ont un charme suprême ?
Tu m'as fait espérer même grace pour moi.



Je rougis , il est vrai , de cet espoir flatteur :
La honte de me voir infidelle & menteur ,
Ainsi que mon peché se lit sur mon visage.
J'insiste toutefois , & n'aurai point cessé ,
Que ta bonté mettant toute chose en usage ,
N'éclate en ma faveur , & ne m'ait exaucé.



Fais qu'on me place à droite , au nombre des
brebis.

Separe-moi des boucs reprouvez & maudits.
Tu vois mon cœur contrit , & mon humble priere ;
Fais moi perséverer dans ce juste remords :
Je te laisse le soin de mon heure dernière ;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les Morts ;

LA LIGUE DES RATs.

U Ne Souris craignoit un Chat,
Qui dés long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet estat ? Elle prudente & sage,
Consulte son Voisin ; c'étoit un maistre Rat
Dont la Rateuse Seigneurie
S'étoit logée en bonne Hostellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre de Chat ni Chate,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame Souris, lui dit ce Fanfaron,
Ma foy, quoique je fasse
Seul je ne puis chasser le Chat qui vous menace
Mais assemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourray jouer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble reverence,
Et le Rat court en diligence.
A l'Office, qu'on nomme autrement la Dépense,
Où maints Rats assembles

Faisoient aux frais de l'Hoste une entiere bombance.

Il arrive les sens troublez,

Et tous les poumons essoufflez.

Qu'avez-vous donc , lui dit un de ces Rats ?
parlez.

En deux mots , répond-il , ce qui fait mon voyage,

C'est qu'il faut promptement secourir la Souris ,

Car Raminagrobis

Fait en tous lieux un étrange carnage.

Ce Chat , le plus diable des Chats ,

S'il manque de Souris , voudra manger des Rats.

Chacun dit , il est vray. Sus , sus , courons aux
armes.

Quelques Rates , dit-on , répandirent des larmes ,

N'importe , rien n'arreste un si noble projet ,

Chacun se met en équipage ;

Chacun met dans son sac un morceau de fromage,

Chacun promet enfin de risquer le paquet.

Ils alloient tous comme à la Feste ,

L'esprit content , le cœur joyeux.

Cependant le Chat plus fin qu'eux ,

Z ij

Tenoit déjà la Souris par la teste.

Ils s'avancerent à grands pas

Pour secourir leur bonne Amie.

Mais le Chat qui n'en demord pas

Gronde, & marche au devant de la Troupe ennemie.

A ce bruit, nos tres-prudens Rats

Craignant mauvaise destinée,

Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,

Une retraite fortunée.

Chaque Rat rentre dans son trou,

Et si quelqu'un en sort, gare encor le Matou.

LE THESAURISEUR ET LE SINGE.

UN homme accumulant, (on sçait que cette
ardeur

Va toujours jusqu'à la fureur.)

Celui-cy ne songeoit que ducats & pistoles.

Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont
frivoles.

Pour feureté de son Tresor

Nostre Avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux Volcurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, selon moy fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours.

Il passoit les nuits & les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche;
Calculant, supputant, comptant comme à la
tasche;

Car il trouvoit souvent du mécompte à son fait.
Un gros Singe, à mon sens plus sage que son
Maître,

Jettoit quelques doublons souvent par la fenestre
Et rendoit le compte imparfait.

La Chambre bien cadenassée
Permettoit de laisser l'argent sur le Comptoir.
Un beau jour, Dom Bertrand se mit dans la pensée,
D'en faire un sacrifice au liquide Manoir.

Quant à moy, lors que je compare
Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare;
Je ne sçay bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits,

Les raisons en seroient trop longues à déduire.

Un jour donc l'Animal qui ne songeoit qu'à nuire,

S'il n'eust ouy l'homme rentrer

Eust jetté, sans considerer

L'estime que l'on fait des biens de cette espece,

Tous ces beaux ducats piece à piece.

Il les eust fait voler tous jusques au dernier

Dans le goufre enrichi par maint & maint nau-
frage.

Dieu veuille preserver maint & maint Financier,

Qui n'en font pas meilleur usage.

LES DEUX CHEVRES.

LEs Chevres ont une propriété.

C'est qu'ayant fort long-temps brouté

Elles prennent l'effor, & s'en vont en voyage

Vers les endroits du pasturage

Inaccessibles aux Humains.

Est-il quelques lieux sans chemins,

Quelque Rocher ou Mont pendant en precipices,

Mesdames s'en vont là promener leurs caprices

Rien ne peut arrester cet Animal grimpant.

Deux Chevres donc s'émancipant,

Toutes deux ayant patte blanche,

Quitterent certain Pré. Chacune de sa part

L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.

Un Ruisseau se rencontre , & pour Pont une
planche.

Deux Bellettes à peine auroient passé de front

Sur ce Pont.

D'ailleurs l'Onde rapide & le Ruisseau profond

Devoient faire trembler de peur nos Ama-
zones.

Malgré tant de dangers , l'une de ces personnes

Pose un pied sur la planche , & l'autre en fait
autant.

Je m'imagine voir avec LOUIS LE GRAND,

PHILIPPE quatre qui s'avance

Dans l'Isle de la Conference.

Ainsi s'avançoient pas à pas,

Nez à nez , nos Avanturieres,

Qui toutes deux estant fort fieres ;

Sur le milieu du Pont ne se voulurent pas

Z iij

L'une à l'autre ceder, ayant pour Devancières

L'une, certaine Chevre au merite sans pair,

Dont Polipheme fit present à Galatée,

Et l'autre, la Chevre Renalthée,

Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer leur chute fut commune,

Toutes deux tombèrent à l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau

Dans le chemin de la Fortune.

LE JUGE ARBITRE,

L'HOSPITALIER,

ET LE SOLITAIRE.

TRois Saints également jaloux de leur salut,
Portez d'un même esprit, tendoient à même
but.

Ils suivirent pourtant des routes bien diverses.

Tous chemins vont à Rome; ainsi nos Cancurrens

Crurent pouvoir choisir des sentiers differens.

L'un troublé des soucis, des longueurs, des traverses,

Qu'en appanage on voit aux procez attachez,
Se fit Arbitre né. L'homme pour ses pechez
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié ? les trois quarts, & bien souvent le
tout :

Le Conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guerir cette aveugle & perverse manie.
Le second de nos Saints choisit les Hôpitaux.
Je le loue, & le soin de soulager les maux
Est une charité que je prefere aux autres.
Les Malades d'alors estant tels que les nostres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier.
Chagrins, impatiens, & se plaignant sans cesse,

On les entendoit s'écrier,
Il a pour tels & tels un soin particulier,
Ce sont ses Amis, il nous laisse :

Ces propos n'étoient rien au prix de l'embarras,
Où se trouva réduit l'Appointeur des débats,
Nul ne lui sçavoit gré ; l'Arbitrale Sentence
Toujours selon leur compte inclinoit la balance.

De semblables discours rebutoient l'Appointeur.

Il court aux Hôpitaux , va voir le Directeur.

Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure ,

Pour ne point retomber dans ce qu'ils ont souffert ;

Cherchent à s'établir dans le fond d'un Desert.

Là , sous d'apres rochers , près d'une source pure ;

Lieu respecté des Vents , ignoré du Soleil ,

Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.

Mes Amis , leur dit-il , demandez-le à vous même.

Qui mieux que vous sçait vos besoins ?

Apprendre à se connoître , est le premier des soins.

Qu'impose à tous mortels la Puissance supreme.

Vous estes-vous connu dans le monde habité ?

L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité ;

Chercher ailleurs ce bien est une erreur extreme.

Troublez l'eau , vous y voyez-vous ?

Agitez celle-cy , comment nous verrions nous ?

La vase est un épais nuage

Qu'aux effets du Cristal nous venons d'opposer.

Mes Freres , dit le Saint , laissez-la reposer ,

Vous verrez alors vostre image.

Pour mieux vous contenter habitez un lieu coy.

Ainsi parla le Solitaire.

Il fut cru , l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas que chacun doive fuir tout employ,

Puis qu'on plaide & qu'on meurt , il faut qu'on se
propose

D'avoir des Appointeurs , & d'autres gens aussi.

On n'en manque pas , Dieu merci.

L'ambition d'agir , & l'or sûr toute chose ,

N'en font naître que trop pour les communs besoins

● vous , dont le public emporte tous les soins ,

Magistrats , Princes , & Ministres ,

Vous que doivent troubler mille accidens sinistres ,

Que le malheur abbat , que le bonheur corrompt ,

Vous ne vous voyez point , vous ne voyez personne ;

Si quelque bon moment à ces penfers vous donne

Quelque flateur vout interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces Ouvrages.

Puisse-t'elle estre utile aux siecles à venir !

Je la presente aux Rois , je la propose aux Sages :

Par où sçaurois-je mieux finir ?

E P I T A P H E
DE M. DE LA FONTAINE.

Faite par luy-même.

Jean s'en alla comme il estoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les Tresors chose peu necessaire.
Quant à son temps, bien le sçut dispenser.
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

F I N.

Universitatis

BIBLIOTHECA

Uttaviensis



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume
après la dernière date timbrée
ci-dessous devra payer une
amende de dix sous, plus cinq
sous pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ott**

Date due

For failure to return
on or before the last date
ed below there will be a
ten cents, and an extra
of five cents for each ad-
day.

| | | | |
|--|--|--|--|
| | | | |
|--|--|--|--|

